1795-1815 !

La remise des aigles □ Les polices secrètes de l'Empire □ Le baptême du rail □ Une minute pour charger un fusil □ Les tout premiers cirques □ Une paire de chaussures tous les 300 kilomètres □ etc.

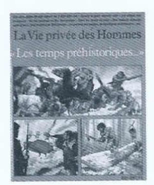
La Vie privée des Hommes

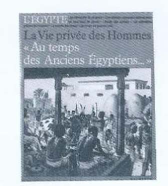
« Au temps de Napoléon... »



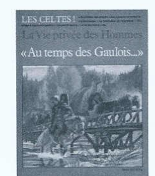
HACHETTE

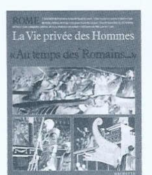
La Vie privée des Hommes

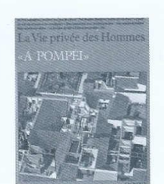


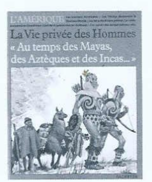


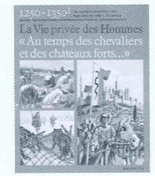


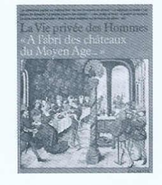


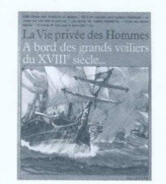




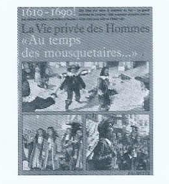


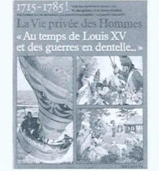


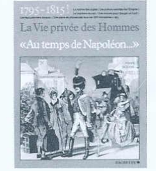


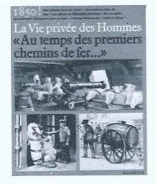


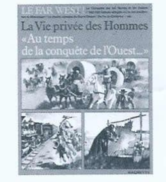






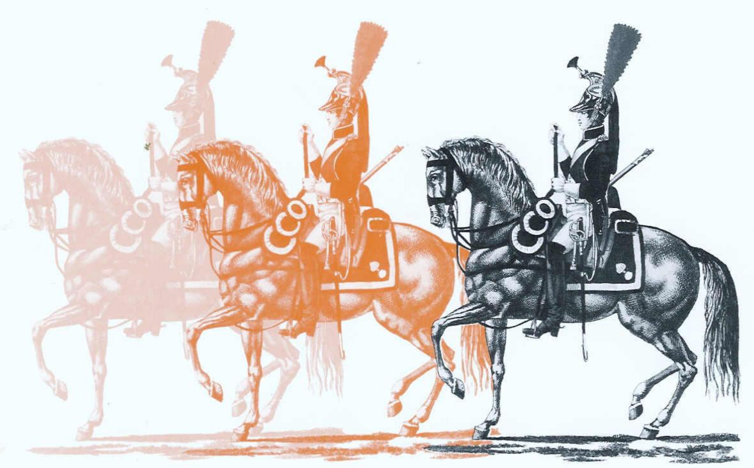








«Au temps de Napoléon...»



Élève de l'École de Cavalerie de Saint-Germain. Musée de l'Armée.

La Vie privée des Hommes

« Au temps de Napoléon... »

1795-1815

Les Animaux en ce temps-là

Texte de Pierre Miquel
PROFESSEUR AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

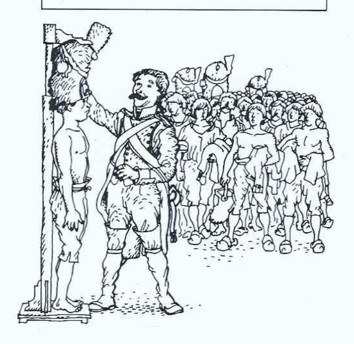
Illustrations de Jacques Poirier

HACHETTE

L'Europe napoléonienne

La conscription

Pour faire face aux guerres continuelles, l'Empire a sans cesse besoin de nouvelles recrues.
En 1806, le gouvernement français appelle sous les drapeaux 80 000 conscrits, 160 000 en 1807, 240 000 en 1808, 76 000 en 1809, 160 000 en 1810, 120 000 en 1811, 237 000 en 1812 et 1 040 000 en 1813.
Sur ces 2 113 000 soldats, la France en fournit à elle seule 1 100 000.



Au début des guerres révolutionnaires, de 1792 à 1794, vingt-cinq millions de Français se trouvent sous la menace directe des monarchies réactionnaires d'Europe. Le tsar, qui règne sur un peuple de serfs, l'empereur d'Autriche, qui n'a pas davantage aboli le servage, mobilisent des centaines de milliers d'hommes, et les dirigent vers les frontières françaises. Le roi de Prusse leur prête main-forte, ainsi que le roi d'Espagne. Quant à l'Angleterre, elle organise le blocus des mers ! La Révolution semble alors condamnée.

Pourtant la folle énergie du gouvernement révolutionnaire, et le sacrifice de milliers de jeunes soldats inexpérimentés, les célèbres volontaires des « levées en masse », sauvent la jeune République. On voit alors des généraux de vingt ans conduire leurs troupes à la victoire, bousculant l'ordre savant des armées traditionnelles. Non seulement, les armées tricolores libèrent le territoire national, mais elles pénètrent aussi en terre étrangère, avec le sentiment de libérer les peuples.

DE LA LIBÉRATION A LA CONQUÊTE

Mais les ressources en hommes de la vieille Europe semblent inépuisables. L'or de la banque d'Angleterre finance les coalitions qui n'ont pas renoncé à étouffer l'esprit de 1789. De 1795 à 1799, les armées de la République ne cessent de combattre, avec des généraux de génie comme Moreau, Hoche, Pichegru, et bientôt Bonaparte. Celui-ci fait en Italie une aussi belle campagne que celle de Moreau en Allemagne. Dès le temps du Directoire, les armées françaises entreprennent la conquête de l'Europe.

De fait, les chefs révolutionnaires détruisent l'Ancien Régime partout où ils s'installent. Les paysans sont exemptés de taxes, de dîmes, de corvées. Les serfs découvrent la liberté. La loi devient la même pour tous, comme en France. En un mot, les armées françaises exportent la Révolution.

Désormais il s'agit bien d'une conquête. La France, qui manque d'argent, pille les églises et les châteaux, puise dans les finances des pays conquis, impose aux habitants une « contribution » de guerre. Les Français deviennent ainsi beaucoup moins populaires. Les « Républiques sœurs », États satellites constitués sur les frontières de la République française (la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Italie du Nord), sont en fait de plus en plus considérées comme des territoires annexés, occupés. En outre, le blocus anglais rend dans ces pays la vie économique difficile.

DU CONSULAT A L'EMPIRE

En France, cependant, la guerre a eu raison de la Révolution. Bonaparte revient de la désastreuse expédition d'Égypte et prend le pouvoir le 18 brumaire (9 novembre 1799), avec l'aide de ses grenadiers. Il se fait nommer Premier Consul, puis consul à vie (les consuls, dans l'ancienne République romaine, étaient les premiers magistrats de la cité). Il ne lui manque plus, pour suivre les traces d'Auguste, que le titre d'empereur. C'est chose faite en 1804. Dès lors, rien ne semble devoir résister à ses ambitions.

LA GUERRE, TOUJOURS LA GUERRE

De 1804 à 1809, la guerre ne cesse pas. Napoléon chasse les Autrichiens d'Italie et d'Allemagne. Il met à plusieurs reprises le gouvernement de Vienne à genoux. Les Prussiens, qui passent pour avoir la meilleure armée d'Europe, ont été défaits en 1806 à Iéna. Les Russes, vaincus une première fois avec les Autrichiens à Austerlitz, combattent en 1807 non loin de leurs propres frontières. Les victoires d'Eylau et de Friedland permettent à Napoléon d'imposer enfin une alliance au tsar Alexandre Ier.

Reste l'Angleterre, l'irréductible ennemie. Sur toutes les mers, elle tient en échec la marine française. Celle-ci, affaiblie, ne peut plus assurer de communications normales avec ce qui subsiste de l'ancien empire colonial du XVIIIe siècle, les Antilles et Saint-Domingue par exemple. Déjà, en 1803, Bonaparte a vendu la



Le « Grand Empire »

En 1810, l'Empire des 130 départements couvre 750 000 kilomètres carrés. Des Pyrénées au Zuyderzee, de Rome à Hambourg, il accueille 42 millions d'hommes.

La population de quelques pays européens

France : 27 millions d'habitants en 1801, 30 millions en 1815.
Angleterre : 20 millions d'habitants.
États allemands : 25 millions d'habitants environ.
Russie : 48 millions d'habitants en 1815.



Napoléon l'a dit...

« Je ne crois pas que le peuple français aime la liberté et l'égalité ; les Français ne sont point changés par dix ans de révolution ; ils sont ce qu'étaient les Gaulois, fiers et légers. »

« Dans tous les pays, la religion est utile pour le gouvernement ; il faut s'en servir pour agir sur les hommes : j'étais mahométan en Égypte, je suis catholique en France. »

« ... je ne souffrirai jamais que les journaux disent ni fassent rien contre mes intérêts... »

Louisiane aux États-Unis. Et si quelques corsaires, tel Surcouf, inquiètent les Anglais dans l'océan Indien, la Royal Navy garde en permanence les moyens de frapper l'Europe française là où elle le désire.

LES ARMES ÉCONOMIQUES

Pour abattre l'Angleterre, Napoléon veut ruiner son économie en l'empêchant d'exporter ses produits vers le continent. Il décrète les ports européens en état de blocus et tente de les fermer aux navires anglais. Cette politique suppose une présence permanente de l'armée française sur toutes les côtes. L'Europe maritime est découpée en départements administrés par des préfets français nommés par l'Empereur. Un préfet dirige Hambourg, un autre Amsterdam, un troisième Anvers, Gênes, Livourne, etc. Ils ont l'ordre d'appliquer avec la plus grande rigueur les mesures du « blocus continental ». Aucune marchandise anglaise ne doit débarquer, même sous pavillon neutre. Ainsi francise-t-on l'Allemagne de la Baltique, la Hollande, la Belgique. Une France de 130 départements s'étend sur la rive gauche du Rhin, englobe une partie de la Suisse et la côte tyrrhénienne en Italie. Les Romains ne sont plus les sujets du pape : un préfet français veille sur eux !

LES BONAPARTE RÉGNENT PARTOUT

En dehors de ces « départements » soumis directement à l'administration française, Napoléon place les membres de sa famille à la tête d'un certain nombre de « royaumes » : Murat, son beau-frère, règne à Naples, sous le nom de Joachim Ier ; Jérome, son frère, devient, dans le Nord de l'Allemagne, roi de Wesphalie ; Louis Bonaparte a été roi de Hollande, avant que ce royaume ne soit réuni au territoire français en 1810. (Son fils a été fait grand-duc de Berg.) Après la conquête de l'Espagne, en 1808, Napoléon installe sur le trône son frère Joseph. Évidemment, ces souverains s'entourent de fonctionnaires français qui gouvernent dans l'intérêt exclusif de la métropole.

D'autres territoires gardent en apparence leur autonomie, mais sont en fait sous la tutelle plus ou moins directe de l'Empereur. Napoléon est roi d'Italie, « protecteur » de la Confédération du Rhin qu'il a constituée avec une poussière de petits États. Il rassemble aussi sur la côte de l'Adriatique les « Provinces illyriennes », administrées par un gouverneur nommé par

lui. Il est « médiateur » de la Confédération helvétique. Enfin, le Grand-Duché de Varsovie est sous son autorité.

La Prusse se trouve réduite à sa plus simple expression. Le tsar semble un allié forcé. Napoléon a épousé Marie-Louise, la fille de l'empereur d'Autriche. Contre l'Angleterre, il se présente comme le maître absolu de l'Europe.

DU MÉCONTENTEMENT...

Les peuples dominés subissent tous, plus ou moins, le terrible poids de la guerre. Les citoyens français en supportent la plus lourde part. Les pertes sont terribles : 80 000 hommes à la seule bataille d'Eylau, 50 000 à Waterloo. Au total, près d'un million de victimes et probablement autant dans les rangs alliés! Au début de la campagne de Russie, en 1812, Napoléon dispose de 300 000 soldats français et de 350 000 étrangers. Mais 20 000 hommes à peine se présentent en ordre pour franchir la Berezina, après l'incendie de Moscou.

L'économie européenne, de son côté, souffre de plus en plus du blocus. Les ports voient leur activité se réduire. La population de Marseille diminue d'un tiers en quinze ans. Naples, Barcelone, Bordeaux, Nantes sont au bord de la ruine. Les notables qui dominent les affaires laissent poindre leur hostilité contre un régime qui les menace d'asphyxie. Les Anglais, eux aussi, ne profitent guère de cet interminable conflit. Sans doute ont-ils fait main basse sur les colonies françaises. Mais ils doivent recourir à la contrebande pour exporter leurs produits vers l'Europe. Et puis, le financement des coalitions européennes leur coûte fort cher.

Inévitablement, l'Europe assiégée, comme prise au piège, sent monter le vent de la résistance.

... A L'INSURRECTION

En Espagne, au Portugal, la révolte éclate contre les occupants. Le drapeau tricolore, symbole de libération en 1794, représente désormais celui de l'oppression. Les Français fusillent les rebelles en Espagne, en Italie, au Tyrol. Mais les attentats et la lutte armée répondent à la répression.

L'échec espagnol, le débarquement d'un corps expéditionnaire anglais au Portugal, puis l'aventure de Russie ruinent rapidement la domination française.

Les repas dans les lycées

Lever	5 h 30
Déjeuner	8 h
Dîner	12 h 30
Goûter	16 h 45
Souper	19 h 30
Coucher ... trois quarts d'heure après le souper	



Des instructions pour les lycées

— Chaque lycée accueillera deux cents élèves en moyenne.
— Il n'y aura que six professeurs : trois pour les lettres françaises et latines ; trois pour les mathématiques.
— Chaque lycée a un maître d'écriture, un maître de dessin, un maître de danse.
— Passé douze ans, les élèves apprennent l'exercice militaire, sous la direction d'un adjudant.
— L'élève mis aux arrêts est consigné dans un coin de la cour pendant les récréations.
— Chaque lycée aura une bibliothèque de 1 500 volumes ; le catalogue de ces bibliothèques sera identique partout.



Les souverains réactionnaires de Vienne et de Moscou rassemblent sans peine contre le « tyran » corse des centaines de milliers de combattants de toutes nationalités. L'Europe occupée veut à tout prix se libérer ; elle ne reconnaît plus les idées françaises et demande la paix, celle de l'Ancien Régime.

Si oppressif que fût l'Empire français, il a pourtant bouleversé profondément le continent. Les idées généreuses de la Révolution ont pénétré l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, et toute l'Italie. En Belgique, en Suisse, sur la rive gauche du Rhin, on a aboli l'ancien droit et introduit les lois françaises. Le régime impérial, détesté en raison des charges qu'il imposait aux peuples, a néanmoins répandu là où il le pouvait les idées de justice et d'égalité, étrangères à l'ancienne Europe monarchique. C'est ce que les vieux souverains ne pardonnèrent pas à Napoléon.

Les « contributions » de guerre

En 1796, le Milanais a déjà fourni beaucoup d'or à la France. Au titre des « contributions » de guerre, il doit encore réunir : 2 000 chevaux, 15 000 habits, 50 000 vestes, autant de culottes, 100 000 chemises et 20 000 chapeaux. Ces exigences déclencheront de violentes révoltes.

Les produits de remplacement

Conséquence du blocus économique, de nombreux produits d'outre-mer se raréfient. Pour y remédier, on fait appel à des plantes de remplacement.

— Le pastel, cultivé en Alsace, se développe et remplace l'indigo.
— La garance, cultivée en Provence, remplace la cochenille.
— Une essence extraite de l'avoine remplace la vanille.
— La chicorée s'ajoute au café.
— Le lin complète le coton, de plus en plus rare.

Et puis, surtout, le sucre de betterave prend la relève du sucre de canne.



« Vivre au temps de Napoléon... »

La Grande Armée

Les Bavarois ont été engagés dans la Grande Armée qui s'enfonce en Russie; avec eux se trouvent des Saxons, des Allemands du Nord, des Hollandais, des Italiens, des Croates, des Polonais et même des Autrichiens et des Prussiens qui ont fait alliance avec Napoléon. Ils sont 400 000 à franchir le Niemen, bivouaquant de longues heures avant d'avoir la possibilité de franchir les ponts de bois lancés par le génie : trois ponts, construits par les hommes d'Éblé. Cette immense armée les franchira en huit jours, sous les yeux de l'Empereur, qui surveille le mouvement à la lunette.

A peine arrivée en Russie, l'armée doit être regroupée : les déserteurs sont nombreux, les traînards ont perdu leurs régiments. La traversée de la Pologne a été exténuante. Les paysans, sur le passage de la troupe, ont enfoui leurs vivres dans des silos souterrains. Les chevaux, faute d'herbages et de points d'eau, sont morts de faim et de soif. Murat, qui commande la cavalerie de l'avant-garde, en a perdu 8 000 devant Vitebsk. L'armée en campagne doit trouver sur place les vivres et le fourrage.

Les hommes portent 30 kilos d'armes et de matériel sur leur dos. Ils sont épuisés ; les convois de bétail sur pied n'arrivent pas, pour la plupart, jusqu'au Niemen. La chaleur moite de l'été russe fait pourrir le pain et les biscuits dans le sac des soldats ou sur les quelques chariots de l'intendance. Pour secourir les blessés, pas d'ambulance. On installe le long de la route des infirmeries de fortune. Ceux qui peuvent être sauvés sont évacués vers l'arrière sur des chars à bœufs.

Après la marche harassante, le soldat pousse le canon, prend la position de combat, part à l'attaque en courant, le ventre creux, revigoré seulement d'une gorgée d'alcool. Après la bataille épuisante, c'est la poursuite, ou la retraite. Le soldat n'a jamais de repos. Au soir d'une victoire, quand Napoléon décore les survivants, les hommes ont encore la force de crier « vive l'Empereur! » avant de s'écrouler, ivres de fatigue.

Même pendant le bivouac, à tour de rôle il faut veiller!





Plus de cent pièces de canons en bronze doivent pouvoir franchir ce pont sur le Danube, avec les servants, les munitions, les pièces de rechange. Les pontonniers ont travaillé jour et nuit, sous la pluie et sous la mitraille autrichienne : le pont mesure 750 mètres et le courant du fleuve est violent. Mais le lendemain, la « batterie de l'Empereur » pourra « ouvrir le bal » pour la bataille de Wagram !

Les armées impériales comptent dans leur rang des volontaires polonais : ils ont gardé leur coiffure nationale, la chapska. Un régiment de leurs cavaliers, qui s'est particulièrement distingué en Espagne, a été incorporé à la cavalerie de la Garde : ce sont les fameux « lanciers bleus ».

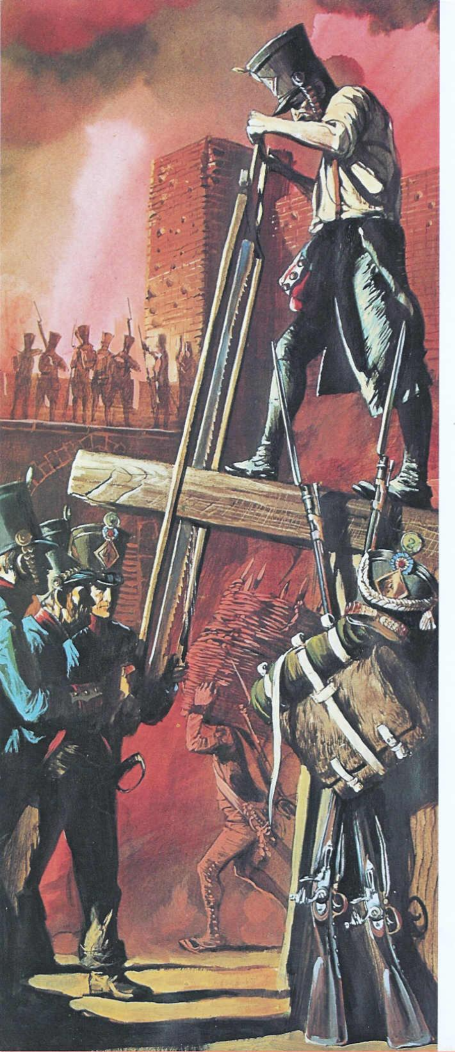


La cavalerie légère éclaire la marche de l'armée et prépare les cantonnements. Cet éclaireur se dispute avec des hussards les meilleures fermes pour loger les officiers du contingent italien, mené par Murat, qui doit rejoindre, en 1812, la Grande Armée partant pour la Russie.



Les routes d'Espagne sont barrées de défilés montagneux. Quand les cavaliers ont dégagé le passage, les colonnes d'infanterie se précipitent, prenant d'assaut les batteries ennemies. Il faut alors faire passer l'artillerie : on démonte parfois les canons, avant de les hisser avec des cordes





Vers la guerre moderne

Les Français ne sont pas à l'aise dans la guerre de siège. Pour prendre Burgos, en Espagne, le 10 novembre 1808, ils construisent de hautes tours en bois, lancent sur la ville des boulets chauffés à blanc pour provoquer des incendies, font venir de lourds canons de siège qui tirent seulement cinq coups par heure : après chaque tir, il faut remettre la pièce en position. Le recul du canon est terrifiant !

La guerre d'Espagne rend cependant nécessaires ces opérations de siège, en raison de la résistance acharnée de la population. Les Français n'ont pas devant eux des armées régulières, mais un peuple entier insurgé. A Saragosse, Lannes et Moncey mettent trois mois pour s'emparer de la ville qu'ils doivent enlever maison par maison.

Le matériel militaire est mieux adapté à la guerre de mouvement, celle que Napoléon impose à l'Europe. Il a fait construire des canons attelés du type Gribeauval, des pièces de 4, de 8 et de 12 qui tirent trois coups à la minute. Il aime disposer, pour la bataille, d'une masse importante d'artillerie, afin de rompre le front ennemi. A Wagram, une grande batterie de 100 canons fait un feu d'enfer et tire près de 100 000 boulets. A Austerlitz, 80 canons transforment en déroute la retraite des Russes.

Mais la fabrication des canons et des fusils fait problème. Les arsenaux ne peuvent satisfaire les besoins de l'armée : il faut saisir les armes de l'ennemi et les utiliser. On relève, sur les champs de bataille, les fusils des morts et des blessés, les cartouches et les canons. Une bataille comme Austerlitz coûte 12 000 fusils cassés ou perdus. On en fabrique 145 000 par an : il en faudrait au moins 200 000. A la fin de l'Empire, on doit armer les jeunes conscrits avec des fusils de chasse.

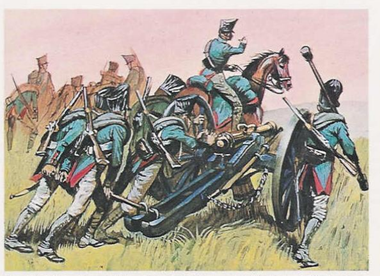
Pourtant, à la bataille, le combat à l'arme blanche reste l'essentiel. Le cavalier compte sur son sabre ou sur sa lance plus que sur les mousquetons et les pistolets. Le fantassin doit souvent son salut à sa baïonnette. Les charges de 10 000 cavaliers font plus pour la victoire que les tirs des fusiliers. Moderne par sa stratégie, l'armée napoléonienne conserve un armement du XVIIIe siècle.

Construction des tours de siège à Burgos, en 1808.

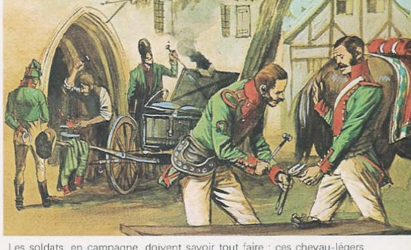


Une minute pour charger le fusil ! De gauche à droite : le fantassin du Wurtemberg prend la cartouche dans sa giberne ; le grenadier hongrois la déchire ; l'Écossais amorce et ferme le bassinet (C) par la batterie (D) ; le chasseur italien introduit la balle avec de la poudre, dans le canon, et tasse.

Quand le soldat tire, le choc du silex (F et G) porté par les mâchoires du chien (A) contre la batterie (D) ouvre le bassinet (C), enflamme l'amorce de poudre et communique le feu à la charge par la lumière (B). Et il ne reste plus alors qu'à... recharger !



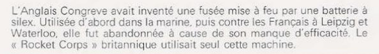
Les Prussiens viennent de mettre en batterie une petite pièce de 6 ; le canon va tirer des boulets pleins, au rythme de trois coups à la minute. La portée utile du canon est de 1 200 mètres. On place la charge et le boulet dans le tube, on « pointe » et le « boute-feu » allume la charge de poudre.



Les soldats, en campagne, doivent savoir tout faire : ces chevau-légers bavarois ferrent leurs chevaux eux-mêmes. Un maréchal-ferrant, pourvu d'une forge de campagne, suit l'armée, répare les voitures, les affûts des canons. La Grande Armée compte 100 000 chevaux.

Pendant la retraite de Russie, pour permettre le passage de la Grande Armée en déroute, les pontonniers du général Éblé doivent établir un pont en bois sur chevalets, malgré les blocs de glace libérés par le dégel, et le feu des Russes.




L'Anglais Congreve avait inventé une fusée mise à feu par une batterie à silex. Utilisée d'abord dans la marine, puis contre les Français à Leipzig et Waterloo, elle fut abandonnée à cause de son manque d'efficacité. Le « Rocket Corps » britannique utilisait seul cette machine.





Au cantonnement, on tue le temps...

Pauvres conscrits...

Les soldats de l'Empire ignorent la vie de caserne. Ils sont constamment en campagne. Quand ils ne sont pas à la bataille, ils sont en cantonnement, dans les villes, dans des camps construits à la hâte dans les campagnes, ou dans les maisons des villages. Ils tuent le temps en jouant aux cartes ou aux dés.

Tous les jours ils vont à la salle d'armes, et le maître d'armes est, après le colonel, le personnage le plus respecté du régiment. Il connaît l'art de l'escrime au sabre, à la baïonnette. Mais surtout, il est le maître du « point d'honneur », l'arbitre suprême des duels.

Quand un nouveau soldat arrive dans le corps des grenadiers de la Garde, il est aussitôt provoqué en duel. Il s'agit d'éprouver sa valeur, et de boire à sa santé s'il réussit. On voit des cavaliers s'affronter quatre contre quatre, pour défendre l'honneur de leur régiment. Même les officiers supérieurs se battent en duel, bien que celui-ci soit l'objet de sanctions.

La grande préoccupation des soldats est la nourriture. On envie ceux de la Garde, les « chouchous » de l'Empereur, qui ont toujours leurs approvisionnements préparés quand ils entrent dans une ville.

La troupe doit se nourrir la plupart du temps sur le dos des paysans. Elle organise des pillages méthodiques et, quand les réserves des villages sont épuisées, il arrive que l'on fasse des galettes avec les grains battus sur place et que l'on mange, en guise de viande, la chair des chevaux blessés.

Après la nourriture, les chaussures sont la grande préoccupation du soldat. Si l'on transporte en voitures les fantassins de la Garde qui doivent toujours accompagner l'Empereur, les autres soldats vont à pied. Une paire de chaussures s'use en 300 kilomètres. Il en faut dix paires pour aller de Paris à Moscou et un homme n'en a que deux de rechange. On a vu les Français marcher en espadrilles en Espagne, en bottes fourrées en Russie. Il fallait bien, après la bataille, trouver chaussure à son pied...



Les gendarmes, au village, poussent les recrues vers les officiers qui les mesurent sous la toise, et vers le maire de la commune qui les fait tirer au sort un numéro. Seuls partent au service les « mauvais » numéros; certains se font remplacer en payant un volontaire.

En Pologne les paysans ont abrité leurs provisions dans de grandes caches souterraines, pour éviter le pillage. Mais les Italiens de Murat ont découvert un poulailler : ils vont faire ripaille... La Grande Armée n'avait aucun service d'approvisionnement : elle vivait de rapines.



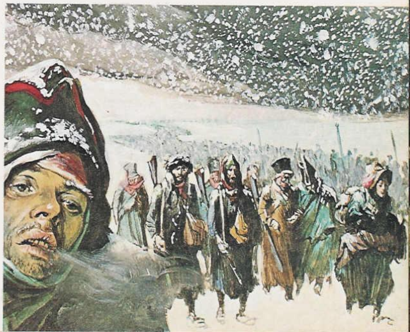


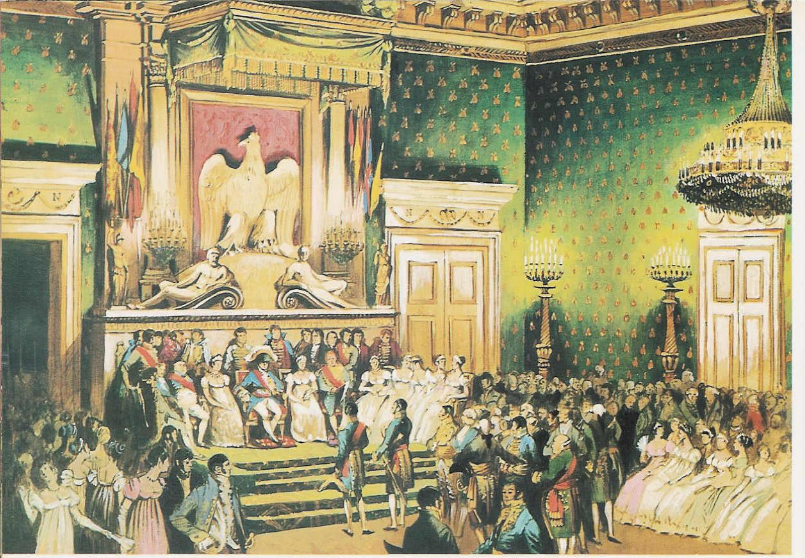
Larrey, le chirurgien de l'Empereur, a obtenu quelques ambulances pour son service de santé. Les secours sont donnés aux blessés dans des fermes, tout autour du champ de bataille. La plupart des blessés aux membres sont amputés sur-le-champ pour éviter la gangrène.

Les prisonniers sont souvent une charge pour l'armée qui a faim : ces colonnes de Russes faits prisonniers pendant la campagne de France, en 1814, sont nourries providentiellement par la population d'un village qui fête le Mardi gras.



Les soldats ont trouvé dans les magasins de Moscou des fourrures, des coiffures civiles, parfois des habits de femme pour lutter contre le froid. Ils font sans arrêt des grimaces, pour éviter d'avoir le visage gelé. Il fait moins trente degrés et le vent souffle!





Une réception officielle à l'Hôtel de Ville de Paris en 1809.

Barons et maréchaux d'Empire

Le temps s'est immobilisé dans les cours de l'Europe centrale : on ignore la Révolution française ; Napoléon et ses maréchaux empanachés sont des intrus mal élevés dont on brûle de se débarrasser. Les grands seigneurs de Hongrie ou de Galicie portent perruque comme Metternich, et François II, l'empereur d'Autriche, ne tolère pas la moindre incartade des princes et des princesses de sa famille.

Les cours de Prusse et de Russie partagent ce souci de maintenir les traditions et de donner à la noblesse le sens de la discipline et de la hiérarchie.

Les Anglais, qui ont conservé tous leurs usages monarchiques, intriguent en sous-main pour détourner de Napoléon les petites cours d'Europe qui n'ont pas toujours les moyens de résister à l'influence française. Si la plupart des princes allemands se soumettent à la Confédération du Rhin, créée par Napoléon, en Italie, les Anglais sont plus heureux : Ferdinand IV, roi de Naples, se réfugie en Sicile avec 400 000 livres de subsides versées par Londres. Il peut résister aux Français. En revanche, Ferdinand III de Toscane abandonne Florence pour accepter de Napoléon le grand-duché de Wurzbourg, en Allemagne.

Napoléon ne ménage pas cette vieille noblesse européenne : il la soumet. Il crée lui-même une cour et des nobles d'Empire : ses frères et beaux-frères sont rois, ils ont chacun leur cour. Des ministres, des sénateurs, deviennent comtes ; des maires, des préfets sont faits barons : les membres du nouvel ordre de la Légion d'honneur sont chevaliers ; quant aux maréchaux, ils sont princes, comme Ney ou Masséna, ou ducs, comme Savary ou Lefebvre. Napoléon les dote richement en rentes et en terres, pour qu'ils puissent tenir leur rang.

On voit ainsi les vieux soldats des guerres de la Révolution singer les marquis d'Ancien Régime, commander de somptueux attelages et assister aux bals de la cour des Tuileries où « Mme Sans-Gêne », épouse modeste du maréchal Lefebvre, est la cible des dames de l'ancienne société.



Les maréchaux d'Empire ont acquis, aux portes de Paris, de magnifiques domaines qui étaient généralement des biens d'émigrés. Singeant l'Ancien Régime, ces soldats de la Révolution donnent des chasses à courre que les dames suivent en calèche.



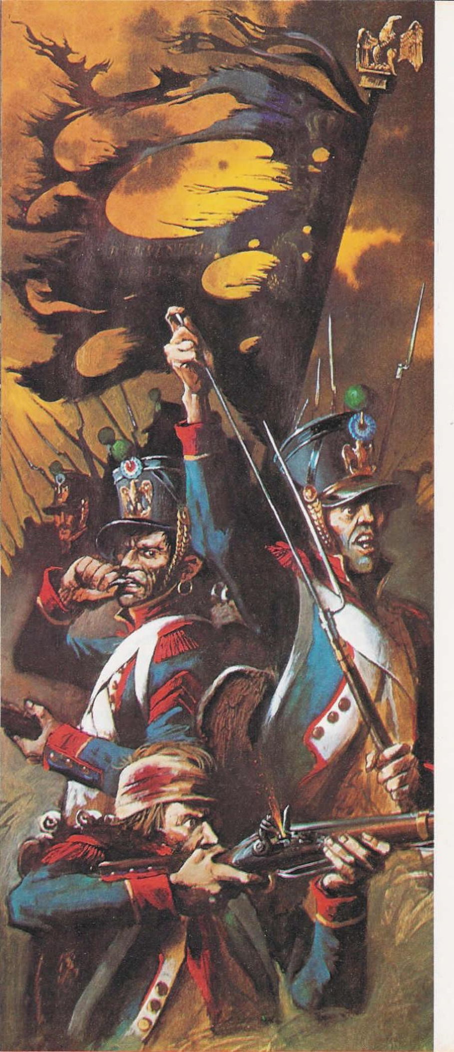
A Lisbonne comme à Londres, aux jours de cérémonie, les souverains se déplacent dans de somptueux carrosses, parés de tissus pourpres à franges dorées, ornés aux armes de la maison royale. Les garçons de l'équipage préparent les harnais des huit chevaux blancs.



La société autrichienne se moque fort des militaires français qui ne connaissent pas les usages de la cour et dansent mal lors des bals donnés au manège impérial. C'est dans cette société d'archiduchesses que Napoléon devait trouver sa seconde femme, Marie-Louise.

Napoléon a commandé un tableau du sacre au peintre David. Il a minutieusement réglé lui-même l'étiquette et les préséances. L'Empereur a fait réaliser une maquette de la cérémonie avec des petits sujets costumés représentant les membres de la famille impériale et les dignitaires. Il demanda que l'on rajoute sa mère sur le tableau, alors qu'elle n'était pas présente au sacre. David dut se plier à toutes ses exigences.





Autour du drapeau

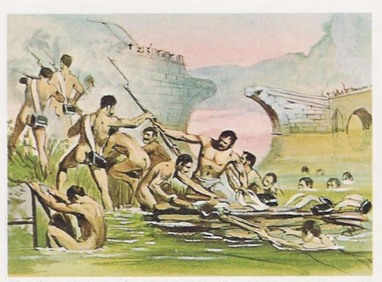
Il est tard. La nuit tombe, ce 18 juin 1815, sur le champ de bataille de Waterloo. Les Prussiens ont rejoint les Anglais. Blücher a rencontré Wellington. Ensemble ils organisent la poursuite de l'armée française qui se replie en désordre vers le pont de Charleroi. Pour faire face aux charges de cavalerie française, l'infanterie adverse se forme en carrés. Les soldats mettent la baïonnette au canon et constituent ainsi de véritables hérissons. Pendant des heures, des milliers de cavaliers français ont tenté d'enfoncer des « carrés » anglais. L'artillerie est incapable de remplacer la cavalerie dans ces tentatives de rupture. La fumée de la poudre, au bout d'une heure, rend impossible le tir précis. Mais les canons adverses, bourrés de « mitraille », causent aux cavaliers les plus grands dommages, quand ils tirent des coins des « carrés ». La plupart des grandes batailles sont gagnées grâce à la mobilité des armées : à Marengo, Bonaparte « tombe » sur les Autrichiens par surprise dans le Nord de l'Italie, parce qu'il a eu l'audace, pour surprendre l'ennemi, de faire franchir à son armée les Alpes, par le col du Grand-Saint-Bernard. La campagne de 1805 est une guerre de mouvement, où les déplacements de l'armée française trompent constamment l'ennemi. A Waterloo, Blücher, qu'on appelle, non sans raison, le général *Vorwärtz!* (en avant!) réussit à transporter son armée, à marches forcées, dans les chemins creux de Belgique, sur le flanc droit de Napoléon. Les Prussiens, par leur arrivée inattendue, décident du sort de la bataille.

Du côté français, les attaques de l'infanterie se font en colonnes d'assaut. Les premiers rangs, baïonnette au canon, sont sacrifiés. Les suivants enjambent les cadavres pour enlever la position, malgré les lourdes pertes. Groupés derrière leurs drapeaux, les régiments ennemis sont ainsi décimés, sans pouvoir reculer. S'ils sont attaqués par la cavalerie et s'ils n'ont pas le temps de se former en « carrés », c'est la débandade. Pour l'emporter, l'infanterie doit réussir très vite, sans se préoccuper des pertes. Un combattant sur deux ou trois meurt à la bataille.

Le « dernier carré ».



Lefebvre-Desnouettes commandait le régiment des chasseurs de la Garde, qui accompagnait partout Napoléon, lui fournissant en permanence une escorte. Lui-même portait en campagne l'uniforme de colonel de ce régiment. Il devait s'illustrer par ses charges héroïques, notamment à Austerlitz, contre les « chevaliers-gardes » du tsar. A Wagram, quatre ans après, les chasseurs avaient chargé furieusement la cavalerie autrichienne.



L'armée anglo-portugaise vient à l'aide des résistants espagnols, qui pratiquent la guérilla contre les Français. Des équipes spécialisées font sauter les ponts. Les soldats français franchissent les fleuves à la nage. Fusils et cartouches sont transportés sur des radeaux.



Le général Picton commande à Waterloo une division d'Écossais. Il n'a pas eu le temps de se changer : il participe à la bataille en costume civil. Sa redingote grise devient vite populaire parmi les *highlanders*. Picton devait mourir à Waterloo.

Un cavalier anglais enlève un « aigle » du 45e régiment de ligne. Les soldats luttaient jusqu'à la mort pour défendre le drapeau. Les Écossais « gris » du général Ponsomby (ainsi appelés à cause de la couleur de leurs chevaux) souffrent terriblement de la contre-attaque des cuirassiers français.





Pour la gloire des aigles

1814. Dans la cour des Invalides, le maréchal Sérurier vient de faire brûler les 1 417 drapeaux pris à l'ennemi depuis 1792. Ces trophées, enlevés dans les actions héroïques, ne doivent pas être repris par les Alliés vainqueurs. Pour les soldats de l'Empire, rien n'est plus précieux que le drapeau du régiment. Lors de l'attaque en colonnes profondes, il est en tête, pour entraîner la troupe. Quand les compagnies se regroupent en carrés, pour faire face aux charges de cavalerie, il est au centre. Qui prend le drapeau enfonce le carré : c'est la débandade.

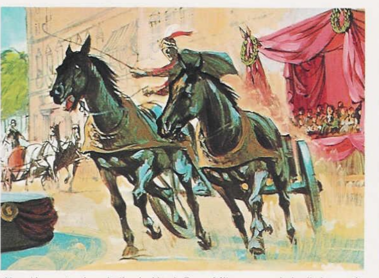
Les drapeaux pris à l'ennemi sont l'occasion d'une cérémonie et d'une fête. Le général Rapp présente lui-même les emblèmes enlevés aux Russes et aux Autrichiens à la bataille d'Austerlitz. Ils figurent aux défilés de la Garde impériale quand celle-ci rentre dans Paris, sous l'arc de triomphe du Carrousel. Les Anglais et les Prussiens se disputent, après Waterloo, les drapeaux français pris à la bataille. La remise des « aigles » aux régiments est l'objet d'une cérémonie. Le 5 décembre 1804, Napoléon a fait jurer aux soldats de défendre leurs aigles jusqu'à la mort.

L'Empereur aime la parade et multiplie dans Paris cérémonies militaires et défilés. Après chaque campagne victorieuse, l'entrée des troupes dans la ville donne lieu à des fêtes magnifiques. En 1807, les corps constitués accueillent à la porte de la Villette, où l'on a construit un arc de triomphe, les troupes rentrant de Russie. La Garde impériale ouvre le défilé, en grand uniforme : les grenadiers ont mis les guêtres et les culottes blanches. En tête marchent les sapeurs, puis le tambour major et ses 24 tambours. Les 46 musiciens jouent la marche d'Austerlitz et la marche de Marengo. Après la Garde à pied, piaffent les chevaux noirs des grenadiers à cheval, les chevaux blancs des trente trompettes précédées du timbalier. On aperçoit, plus loin, les colbacks à aigrettes des chasseurs, les casques dorés des dragons... Les Parisiens se précipitent, chaque dimanche, à la revue dans la cour carrée du Louvre, pour applaudir les vieux soldats, les vétérans de la Garde, ces privilégiés.

Armes et drapeaux de l'Europe napoléonienne.



Place de la Révolution, à Amsterdam, on avait fêté joyeusement l'alliance entre la République française et la République batave. Mais les Hollandais durent vite déchanter. Avec l'Empire et la mise en place du Blocus continental, les forces impériales surveillent les ports et les côtes pour en obtenir l'application. Napoléon lève des soldats et force les bourgeois à payer des contributions de guerre. Les Français furent vite impopulaires.



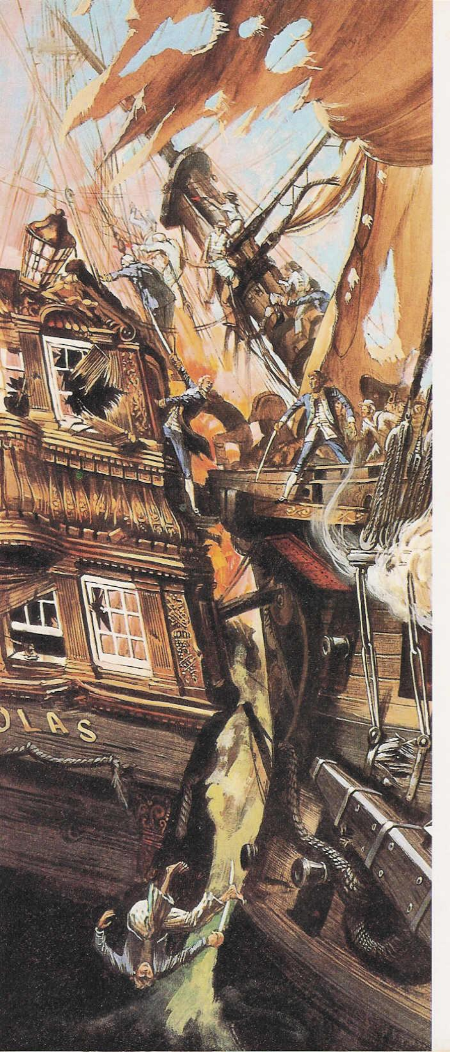
Napoléon est roi en Italie du Nord. Dans Milan, sa capitale, il donne, à l'antique, des courses de chars, avec les cavaliers de l'armée. Ce goût du spectacle le rend populaire chez les Italiens. Le vice-roi d'Italie est son beau-fils, Eugène de Beauharnais.



Ils mesurent au moins 1,80 mètre. Ils sont recrutés parmi les soldats de l'armée ayant au moins dix ans de brillantes campagnes. Ils portent à l'oreille une boucle en or et peuvent arborer des moustaches farouches : ce sont les grenadiers du 1er régiment de la Garde impériale.

La cavalerie compte 31 régiments de chasseurs à cheval qui portent l'habit vert et le sabre courbe. Les compagnies d'élite ont droit au colback, un bonnet à poils surmonté d'une flamme. Les défilés de cavalerie précédés de la fanfare sont très fréquents dans les villes. La foule acclame les soldats.





La Royal Navy sur les mers

Dans la marine britannique, on ne plaisante pas avec la discipline : à la moindre incartade, le marin coupable peut être mis aux fers, fouetté ou exposé le dos nu au soleil sur le pont. Quand les navires quittent Portsmouth pour l'océan Indien ou la mer de Chine, ils emportent à bord l'eau douce et les moutons vivants qui leur permettent de naviguer de longs mois sans faire relâche. L'Angleterre a la maîtrise presque absolue des mers du globe. Elle doit faire face à sa mission. En France, la Révolution et l'Empire se sont désintéressés de la marine. Les batailles d'Aboukir et de Trafalgar ont envoyé par le fond ce qui subsistait des grandes flottes française et espagnole. Les officiers supérieurs ont émigré. Mal commandée, la flotte n'a pu permettre à Napoléon de débarquer en Angleterre. Les chefs sont des incapables : l'amiral Villeneuve, adversaire malheureux de Nelson à Trafalgar, devait se suicider à Rennes, une fois libéré par les Anglais.

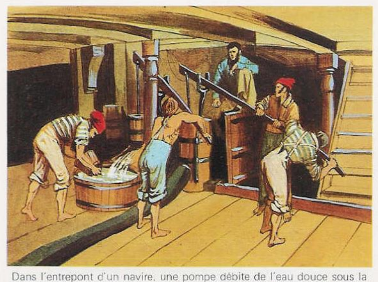
Avec 115 grands vaisseaux de ligne qui portent jusqu'à 124 canons, la Royal Navy domine les mers. Elle peut organiser un débarquement militaire sur n'importe quelle côte d'Europe. Elle bloque tous les ports, interdisant le commerce avec l'outre-mer. De 1805 à 1815, elle coule 124 vaisseaux français, 157 frégates et près de 300 petits bâtiments. Confinés dans les ports, les navires de l'Empereur, inutiles, perdent l'habitude de naviguer.

La France compte cependant quelques corsaires, tel Surcouf, de Saint-Malo. Basé dans l'océan Indien, connaissant parfaitement les côtes de Madagascar et des Comores, le Malouin prend ou coule un nombre incroyable de navires marchands britanniques, répandant la terreur sur la route des Indes. Les Anglais lui donnent en vain la chasse. Il se mesure avec les bâtiments les plus aguerris de la Navy. Londres organise des convois de navires marchands escortés par des bâtiments de guerre, sur les routes maritimes des Indes ou d'Amérique, pour éliminer les risques de prise en haute mer.

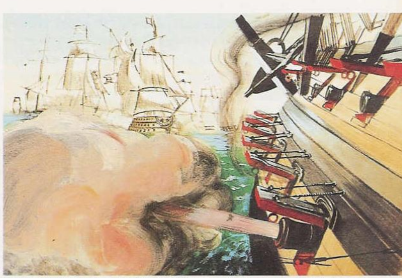
Abordage du *San Nicolas* par le vaisseau du *commodore* Nelson (bataille de Saint-Vincent, en 1797).



On peut reconnaître, de gauche à droite, un sablier réglementaire de vaisseau d'une demi-heure appelé « horloge » ; un sabre d'abordage appelé par l'équipage « cuiller à pot » ; un pistolet anglais de marine ; un dessin de soldat français prisonnier représentant la distribution des vivres à bord d'un ponton britannique ; une maquette de vaisseau en os ou en ivoire faite par un prisonnier des pontons anglais pour être vendue à l'extérieur.

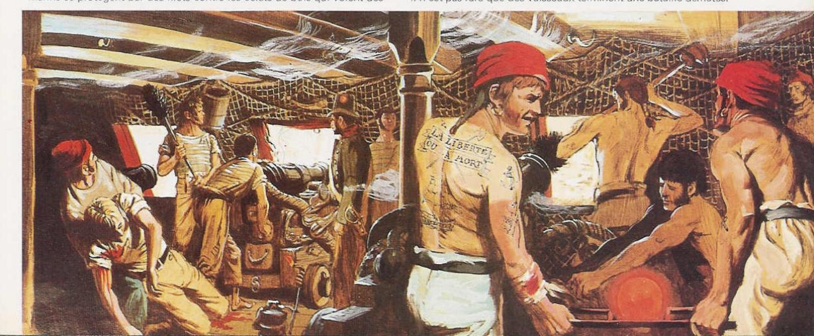


Dans l'entrepont d'un navire, une pompe débite de l'eau douce sous la surveillance d'un quartier-maître. Les hommes peuvent laver leur linge qu'ils mettent ensuite à sécher sur les haubans. Mais attention au gaspillage ! L'eau douce est comptée à bord !



En février 1806, l'escadre de Rochefort rencontre la flotte anglaise devant l'île de Saint-Domingue. Les combats en mer sont de longs défilés de navires qui cherchent à se mettre en position de tir devant l'adversaire. Les vaisseaux lourds possèdent trois rangées de canons.

On apporte aux canonniers de cette frégate des boulets rougis au feu qui doivent être tirés dans la coque du navire ennemi pour l'incendier. Les marins se protègent par des filets contre les éclats de bois qui volent des sabords sous le feu de l'adversaire. On tend aussi des filets sur les ponts, pour se protéger contre tout ce qui peut choir du gréement lors du combat. Il n'est pas rare que des vaisseaux terminent une bataille démâtés.

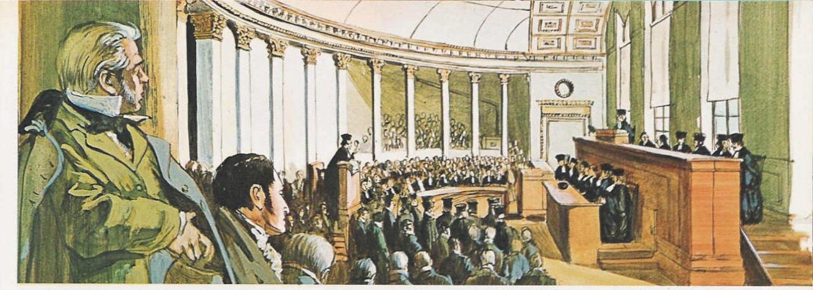


Des citoyens et des sujets

L'Europe traditionnelle garde ses usages et n'accepte que très partiellement les lois françaises. En Espagne, devant le portail de la cathédrale de Valence, se réunit un tribunal qui siège depuis le Moyen Age. Pas de juges en perruque ni de garde civile ; des pauvres gens qui discutent avec véhémence de problèmes concrets : c'est le « tribunal des eaux ». Il est chargé de juger les litiges dans les problèmes d'irrigation. Gare à celui qui a détourné l'eau destinée au voisin ! il est puni de lourdes amendes. Les juges sont, bien sûr, des paysans élus par les villages. L'Espagne a généralement refusé l'adoption de la législation impériale. Les pays de l'Est n'ont pas aboli l'esclavage. En Russie, les serfs n'ont pas d'identité : ils reçoivent leur nom du seigneur. Il a sur eux droit de vie ou de mort. Ils lui versent des redevances en argent et en nature, et sont soumis à la corvée. Ils n'ont aucun droit et il n'y a pas d'état civil. En Prusse et en Autriche, les paysans, qui travaillent sur d'immenses domaines, sont soumis au régime de la « sujétion ». Les hommes libres sont les seuls à bénéficier de la protection des lois. En revanche, l'Allemagne rhénane, la Belgique et la Hollande ont adopté le Code civil en 1810.
Dans tous les pays occupés, les fonctionnaires français ont tenté d'abolir les régimes seigneuriaux et d'instaurer le Code civil, qui rend tous les citoyens de France égaux devant la loi. L'Italie du Nord fait un bon accueil aux réformes. Mais les 50 000 prêtres et les 19 000 moines qui détiennent tous les pouvoirs administratifs dans les États pontificaux résistent ardemment à l'action du préfet français de Rome qui abolit l'inquisition, sort les juifs du ghetto, établit la liberté de conscience. Il en va de même dans le royaume de Naples. De plus, la conscription et les impôts rendent les Français impopulaires. On en profite, en 1815, pour abolir toutes les lois qu'ils ont introduites.

En Espagne, le « tribunal des eaux » continue de juger les litiges comme au Moyen Age.



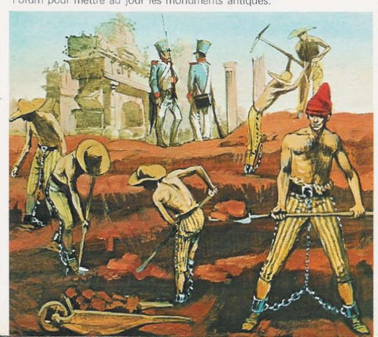


L'Empire a besoin de juristes pour étendre sa législation et faire appliquer le Code civil. On fait passer en robe les examens dans les 12 facultés de droit qui accueillent plus de 4 000 étudiants. On a délivré, sous l'Empire, 3 600 licences et 76 doctorats de droit!

La maréchaussée n'hésite pas à employer la violence. Ici le garde champêtre « corrige » des galopins maraudeurs. A Paris, on « passe à tabac » les piétons qui traversent la chaussée aux endroits interdits. Deux gardes piquent à coups de baïonnette les indisciplinés.



En France, les bagnes du XVIIIe siècle subsistent à Toulon, à Brest, à Rochefort... On utilise les bagnards dans les ports ou les arsenaux de la marine. A Rome, des bagnards dégagent les collines du Palatin et du Forum pour mettre au jour les monuments antiques.



A l'entrée des nouvelles préfectures de Hambourg, d'Anvers ou de Rome, on dresse des emblèmes aux armes de Napoléon, avec l'aigle impérial. Les citoyens prendront ainsi conscience, pense-t-on, de faire partie du « Grand Empire ». Le français est partout la langue administrative.



Des peuples dans la Résistance

Dos de Mayo : 2 mai 1808. A Madrid, on tue les soldats français dans les rues. Les Espagnols n'acceptent pas les troupes d'occupation. Ils veulent se libérer. Ils refusent d'appliquer les mesures du Blocus continental. Ils ne veulent pas d'un souverain français nommé par Napoléon.
Murat, général en chef, réagit sur-le-champ. Il envoie ses meilleurs cavaliers, les chasseurs de la Garde. Ils sabrent tout ce qu'ils rencontrent. C'est un massacre. La troupe se déchaîne, multiplie les arrestations, les perquisitions. Le lendemain, 3 mai, on fusille sans jugement tous les suspects. L'ordre règne à Madrid. Mais la révolte gagne toute l'Espagne. Par milliers, les rebelles occupent les maquis, les montagnes, encouragés par leurs prêtres. La population nourrit et cache les *guerilleros* qui multiplient les attentats dans les villes, les attaques contre les colonnes françaises. Pour se protéger, l'armée d'occupation arrête les suspects, torture, commet mille atrocités pour tenter de décourager la résistance.

Beaucoup de peuples dominés par les Français découvrent le sentiment national et se dressent contre les occupants. Dans le tranquille Tyrol, Andreas Hofer, à partir d'avril 1809, arme des groupes de partisans qui attaquent les colonnes françaises. En Prusse, le vieux maréchal Blücher reconstitue clandestinement une armée nationale.
Dans toutes les grandes villes le mécontentement engendre la résistance, active ou passive. On refuse les impôts et les levées d'hommes. Dans les ports, on rejette les directives des fonctionnaires français, qui veulent interdire l'entrée des marchandises d'origine anglaise. Hambourg, Anvers, Rotterdam, ruinées par Napoléon, attendent avec impatience leur libération. L'Europe des contrebandiers, des fraudeurs, des réfractaires et des *guerilleros* travaille quotidiennement, patiemment, ardemment, à la ruine du « Grand Empire ».

Le *Dos de Mayo*, la cavalerie française charge dans les rues de Madrid.



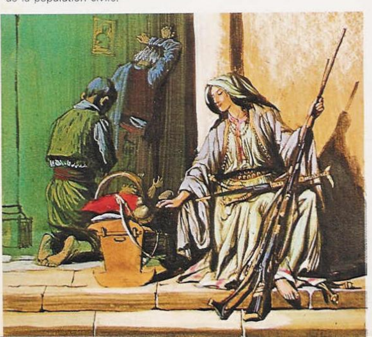


A Saint-Domingue, Toussaint Louverture a déclaré la guerre aux Français. Cet ancien esclave noir a pris le pouvoir dans l'île, et proclamé une constitution. Contre lui, Napoléon a monté une expédition, commandée par Leclerc. Toussaint Louverture, capturé, fut déporté en France où il mourut. Mais les Noirs, devenus à nouveau des esclaves, persistèrent dans la révolte : le corps expéditionnaire français fut décimé et dut capituler.

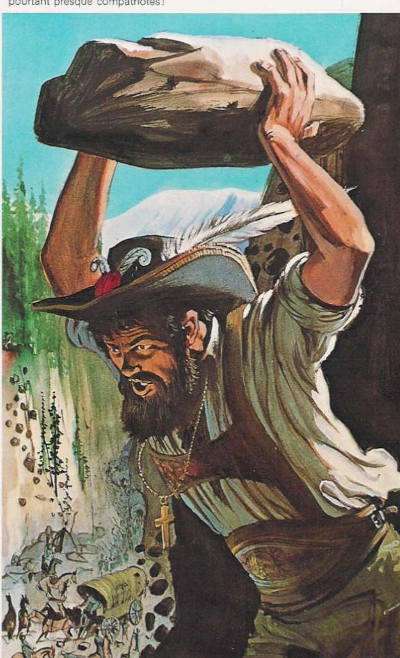
A l'approche de la Grande Armée, les Russes quittent Moscou, emportant tout ce qu'ils peuvent. Pourtant les Français trouveront dans la ville d'immenses réserves de vivres, d'étoffes précieuses, de fourrures, de vins et d'alcools. Ils en profiteront!

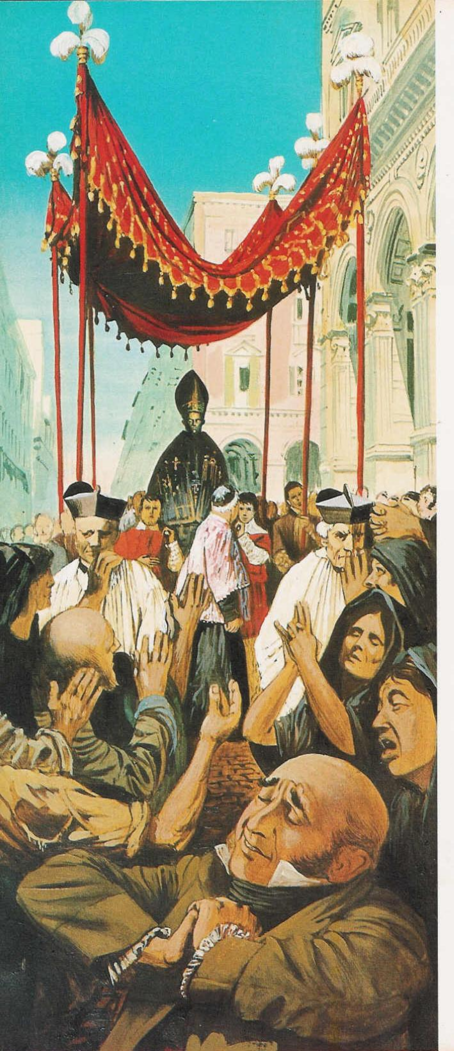


Dans toute l'Europe, les partisans attaquent les armées de Napoléon. Dans ce monastère d'Europe centrale, les hommes sont allés prier. Une femme garde leurs armes à l'entrée. Partout les résistants bénéficient du concours de la population civile.



Au col du Brenner, les insurgés tyroliens attaquent des troupes bavaroises, alliées des Français. Les partisans sont commandés par Andreas Hoffer, l'homme qui faillit abattre l'Empereur. Ennemis, Tyroliens et Bavarois sont pourtant presque compatriotes!





Pour Dieu et pour la Patrie

L'Europe en guerre depuis vingt ans retrouve la foi, une foi mystique et superstitieuse, une immense foi populaire. A Naples, on est fâché contre saint Janvier, qui fait le jeu des Français. Tous les ans, on approche solennellement de la tête du saint deux ampoules contenant, dit-on, son sang. Quand le saint y consent, le sang redevient liquide, entre en ébullition. C'est un miracle et la foule hurle son enthousiasme.

En 1799, les Napolitains ne voulaient pas que le miracle eût lieu, parce que les soldats français participaient à la procession. Mais le général MacDonald, qui commandait les troupes françaises, dit un mot à l'oreille du cardinal Zurlo et le sang se liquéfia. « Même saint Janvier est devenu jacobin », criaient les Napolitains indignés.

Cette foi mystique est commune à toutes les nations combattantes, en même temps que la haine profonde de Napoléon qui, en 1809, n'a pas hésité à faire arrêter le pape, parce qu'il ne voulait pas appliquer sur son territoire les mesures du Blocus continental. Napoléon est représenté dans les caricatures allemandes et anglaises comme un ogre jacobin qui brime l'Église et déteste la religion. La guerre des Espagnols est une croisade antifrançaise menée par les prêtres. En Russie, le tsar, maître de l'Église orthodoxe, désigne les « diables » français à la colère populaire. Les soldats prussiens combattent « pour Dieu et pour la Patrie ». Des millions d'Européens sont convaincus que le diable est français.

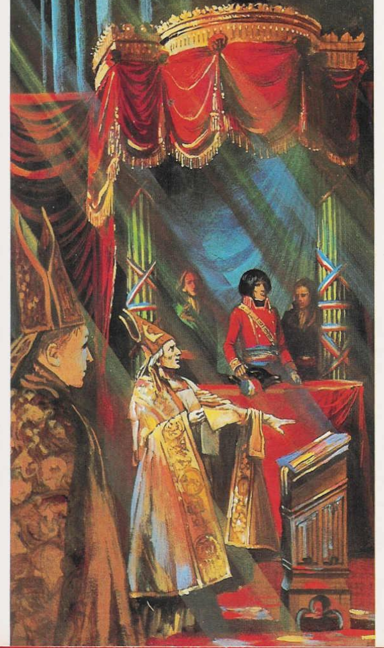
Beaucoup de catholiques sont indignés de l'attitude de Napoléon à l'égard du pape. L'Église, qui avait au début soutenu l'Empire, tourne à la dissidence. Les jeunes prêtres reprennent une politique missionnaire dans un pays déchristianisé par la Révolution. Les intellectuels eux-mêmes sont sensibles à ce renouveau : Chateaubriand publie *Le Génie du christianisme*. Tous ceux qui ont des raisons de se plaindre du régime retrouvent désormais le chemin des églises. Pour de nombreux catholiques, Napoléon est devenu l'Antéchrist.

A Naples, procession de saint Janvier.



L'Église espagnole n'admet pas la société civile, elle repousse les idées françaises : pour elle, tout pouvoir vient de Dieu. Les prêtres et les moines fanatisent le peuple et le dressent à la résistance. La guérilla devient une guerre sainte contre le Français infidèle qui a renié Dieu.

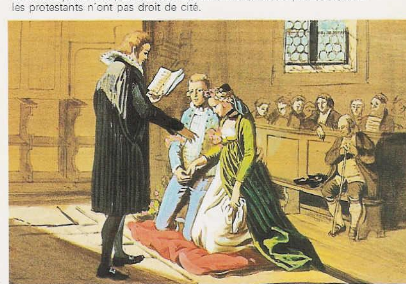
Depuis 1802 l'État français a signé avec le pape un Concordat. L'État prend en charge l'entretien des églises, paye les évêques et les curés. Le pape institue les évêques, mais Napoléon Bonaparte les nomme. Ils doivent prêter publiquement serment de fidélité à la Constitution.





La Grèce et la Russie sont fidèles au christianisme orthodoxe. Le pope baptise un enfant dans un village russe. Il apprend aux familles de paysans à aimer Dieu, le tsar et leurs seigneurs. Le tsar est lui-même vénéré comme un représentant de Dieu.

La société protestante d'Allemagne n'est en rien gênée par l'occupation française. Napoléon fait régner partout l'égalité des cultes. Ce mariage devant un pasteur ne pourrait avoir lieu dans la très catholique Autriche, où les protestants n'ont pas droit de cité.



Des juifs d'Alsace lisent le livre de la Loi, entièrement manuscrit, appelé Torah. Ils portent le châle de prière et la calotte, par respect pour le Seigneur. La Révolution a rendu ce culte officiel; Napoléon l'organise. Les juifs ont droit à une synagogue pouvant accueillir 2 000 fidèles.



Un blocus des côtes

Les Anglais organisent des convois de navires marchands protégés par la Royal Navy pour assurer leurs communications commerciales avec l'Amérique. Mais il arrive qu'un vaisseau, détourné par la tempête, soit obligé de « mettre à la cape », en attendant des secours. Ce brick anglais en difficulté a été repéré par un corsaire français de la Méditerranée.

Les incidents de ce genre ne sont pas rares en mer. Les escadres françaises ont été coulées et n'ont pas été reconstituées depuis Trafalgar. Seuls les corsaires inquiètent les convois anglais. Il est vrai que Napoléon, en décrétant l'Angleterre en état de blocus, gêne considérablement son commerce avec l'Europe : tout navire anglais entrant dans un port est de bonne prise. Les navires neutres transportant des marchandises anglaises s'exposent à être saisis, et leur cargaison détruite. Aucun navire ne peut accoster en Europe s'il a fait relâche dans un port britannique.

Ces mesures encouragent la contrebande. On découvre, en 1811, dans la voiture d'un chanoine de Colmar, 417 pièces d'étoffes importées clandestinement en France. Strasbourg et Mayence sont en liaison constante. On menace en vain les contrebandiers de les marquer au fer rouge. Les bandes qui spéculent sur la contrebande ont parfois des déboires : une brigade d'infanterie encercle Francfort, plaque tournante du trafic, et met la main sur d'énormes quantités de marchandises.

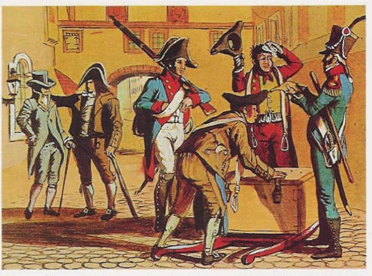
Mais les ports français sont au bord de la ruine. Les négociants de Bordeaux, de Nantes ou de Marseille ne peuvent pas se livrer à la contrebande comme ceux de Gênes, de Hambourg ou de Brême. Le port de Marseille avait, en 1789, 320 long-courriers en partance ; il en compte à peine 9 en 1811 et la population de la ville passe de 120 000 à 90 000 personnes. La disparition dramatique du grand commerce entraîne une baisse de l'activité industrielle : obsédé par sa lutte contre l'Angleterre, Napoléon ne veut rien entendre.



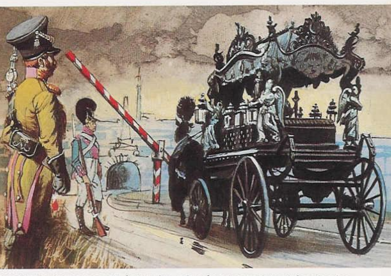
Brick anglais attaqué par un corsaire français ; pour gêner les assaillants on a dressé des filets autour du pont.



A Anvers des marchandises anglaises ont été saisies. Elles avaient été débarquées clandestinement d'un navire suédois, battant pavillon neutre. Mais le Blocus continental doit être appliqué avec rigueur pour ruiner le commerce avec l'Angleterre et l'industrie britannique. Les étoffes en provenance de Londres, le thé des Indes, le sucre des Iles sont brûlés ou jetés à la mer. Le préfet d'Empire surveille personnellement l'opération.



Il y a sur les routes et aux portes des villes un contrôle strict des marchandises. Ce marchand allemand doit montrer ses papiers de déclaration, qui l'autorisent à circuler, à un poste de milice urbaine commandé par un soldat français.



Les Bavarois ont recours à tous les subterfuges pour introduire clandestinement dans les villes les marchandises interdites. Le café et le tabac sont très recherchés. La garde ne fouille pas ce corbillard : il est bourré de grains de café !

Les Anglais se servent d'îlots, à proximité des grands ports, pour y entreposer des marchandises que les contrebandiers viennent chercher en barque, de nuit. Les îles en face de Naples sont infestées de contrebandiers. L'île d'Heligoland, au large de Hambourg, est un des grands relais du trafic. Des quantités considérables de marchandises anglaises sont ainsi débarquées dans les ports de Brême et de Hambourg, à la barbe des soldats français





Les polices de l'Empire

Dès son arrivée au pouvoir, Bonaparte apparaît comme le restaurateur de l'ordre. Il a deux ennemis : à gauche, les nostalgiques de la révolution, ceux que l'on appelle les « jacobins » ; à droite, les royalistes, partisans d'une restauration de la monarchie. Il frappe les jacobins, qui ne sont mêlés à aucun complot, parce qu'il veut devenir empereur, et donc supprimer les libertés républicaines. Il décapite le mouvement royaliste, le seul qui ait réellement organisé complots et attentats ; c'est lui qui avait organisé l'insurrection armée dans l'Ouest et dans le Midi.

Les forces policières sont impressionnantes : la préfecture, créée en 1800, dispose d'une « armée de réserve », la garde municipale de Paris. La gendarmerie nationale, qui dépend du ministre de la Guerre, est organisée en 1801. Le ministre de la Police, Fouché, s'appuie sur des agents en civil, qu'il choisit parfois parmi d'anciens bagnards comme Vidocq, pour organiser la chasse aux suspects. Il surveille particulièrement les journalistes, crée un bureau de presse qui censure les journaux, inspecte les théâtres, les imprimeries, les librairies. Le pays est découpé en quatre grandes circonscriptions policières dirigées, sous l'autorité du ministre, par des conseillers d'État nommés par l'Empereur. Ceux-ci sont renseignés par des commissaires généraux (une trentaine pour toute la France) et des commissaires de police des villes. Mais Napoléon n'a pas qu'une seule police. Les Affaires étrangères ont la leur, qui les renseigne sur l'activité des étrangers et de leurs agents en France. Le « cabinet noir » du ministre des Finances est également très actif : les Finances coiffent le service des Postes, et le « cabinet noir » n'hésite pas à ouvrir les lettres... Le ministre de l'Intérieur, le ministre de la Guerre ont leur police. Rien ne peut échapper à l'Empereur.

Sous l'Empire, toutes les tentatives de complot sont déjouées. Les conspirateurs sont fusillés et leurs complices rejoignent en prison les journalistes accusés de mauvais esprit. Les opposants de la politique, des lettres et des arts sont exilés. L'Empire est une véritable dictature policière.

Un agent en civil, un « mouchard » de Fouché.



Nombreux sont les appelés qui, ayant tiré un mauvais numéro, refusent de se rendre à la caserne et désertent. Dans le Nord, le Centre, l'Ouest et le Sud-Ouest, les réfractaires forment de véritables bandes de hors-la-loi poursuivis par les gendarmes, mais protégés par la population.

Après les jacobins, les royalistes : arrêté outre-Rhin, le duc d'Enghien, symbole de l'opposition, est accusé de trahison, jugé sommairement par un tribunal militaire aux ordres du pouvoir et exécuté le 21 mars 1804 dans les fossés du château de Vincennes.



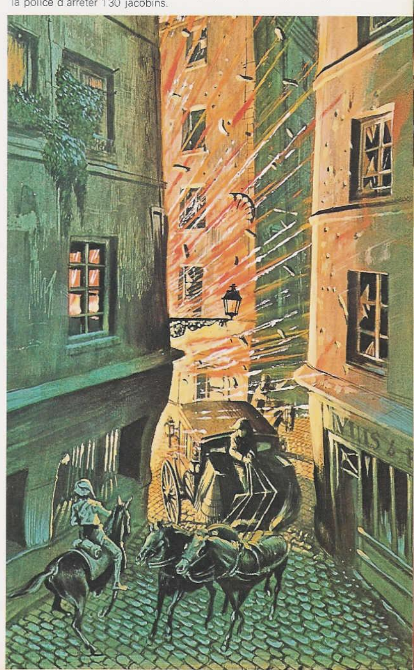
Bonaparte a retiré aux municipalités le droit de nommer les commissaires de police. Il est le seul maître de la police, dont il désigne le préfet depuis le 8 mars 1800. Le ministère de l'Intérieur et celui de la Police collaborent dans leur chasse aux opposants.





Depuis 1801 existent en France des tribunaux spéciaux qui jugent sans jury, sans appel, sans cassation, les opposants politiques. La police est autorisée à fouiller le domicile des suspects. Personne n'est à l'abri d'une perquisition domiciliaire.

A plusieurs reprises, la vie de Napoléon Bonaparte est mise en danger. Chaque attentat sert de prétexte pour arrêter des opposants. Ainsi, en 1800, l'attentat de la rue Saint-Nicaise, perpétré par les royalistes, permet à la police d'arrêter 130 jacobins.



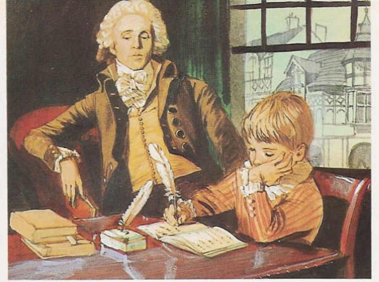


Le brassage des peuples

Quand Napoléon débarque de l'île d'Elbe en 1815, 800 000 hommes se mettent en mouvement dans l'Europe entière pour abattre à nouveau l'Empereur des Français. Trois ans plus tôt, 400 000 hommes avaient franchi le Niemen pour s'enfoncer en Russie. En 1798, Napoléon quittait l'Égypte clandestinement, laissant à Kléber une armée de 30 000 hommes qui devait disparaître dans les sables. Une poignée de « mamelucks » était rapatriée en France pour servir dans l'armée impériale, avant d'être massacrée à Marseille en 1815, victime de la « terreur blanche » des royalistes... En vingt ans de guerres, deux ou trois millions d'Européens parcourent le continent sous les armes. Beaucoup sont faits prisonniers, mais l'époque n'aime pas les camps ou les prisons. Seuls les Anglais gardent des hommes enchaînés sur leurs pontons, ainsi que les Espagnols de Cadix. Ni les Russes ni les Prussiens n'attachent d'importance aux prisonniers de guerre : beaucoup de Français, au lieu de s'évader, se fixent dans ces pays, où ils deviennent domestiques dans les maisons princières, valets dans les fermes, parfois médecins dans les villes ou officiers dans l'armée du tsar.

Les réfugiés français sont nombreux à la cour de Russie, car tous les émigrés royalistes ne sont pas rentrés en France : on estime à 25 000 les irréductibles qui franchirent les frontières du « Grand Empire » pour trouver refuge à l'étranger. Le philosophe Joseph de Maistre s'installe à Saint-Pétersbourg. Le duc de Richelieu est gouverneur du tsar à Odessa. Mme de Staël, poursuivie par la police de Napoléon, voyage en Suède, puis en Angleterre, après avoir trouvé refuge en Suisse. La plupart des émigrés sont à Londres où s'est installé le futur Louis XVIII en 1807. Mais l'émigré le plus célèbre est François René, vicomte de Chateaubriand, qui a fait partie de l'armée de Coblence et a trouvé, lui aussi, refuge à Londres. Rentré en France en 1799, révolté par l'exécution du duc d'Enghien, il décide de s'exiler et devient, en Grèce, en Égypte, en Palestine, en Turquie, le plus illustre des voyageurs européens.

Des soldats français en Égypte!



Plusieurs dizaines de milliers d'émigrés s'installent pendant la Révolution en Allemagne à Coblence, mais aussi en Angleterre, en Prusse, en Russie, en Italie. En Angleterre, les émigrés, qui ne sont pas tous rentrés en France après 1800, donnent, pour vivre, des leçons de français.



Les prisonniers français en Russie ne vivent pas dans des camps. S'ils ne sont pas massacrés par les cosaques, ils trouvent des emplois dans les fermes et s'intègrent à la population. Ces anciens soldats sont employés dans une scierie de la grande forêt russe.

Jamais les migrations des armées n'ont à ce point balayé l'Europe, de la Manche à la Moskova! Les centaines de milliers de combattants européens ont parfois des occasions de fraterniser : ici, à Tilsit, grenadiers russes et français sont réunis au festin.





En 1814, la garde prussienne dresse son bivouac dans les jardins du Luxembourg. Les « hussards de la mort » donnent, comme les Anglais et les Russes, des concerts sur les places publiques. Ils ont défilé sur les Champs-Élysées, où campent les cosaques.

Pendant vingt ans les Français vont occuper la rive gauche du Rhin. Ces soldats qui défilent dans les rues de Francfort ne sont pas au départ considérés comme des ennemis dans une région d'Allemagne où le sentiment national s'éveillait lentement.



Une agriculture de guerre

En 1811 l'Europe connaît une grave crise agricole : la récolte est partout mauvaise, le prix du blé augmente. Le pain, qui coûtait 2 sous la livre en France, se vend 12 sous.

Les paysans riches stockent leurs récoltes pour revendre plus cher. Le gouvernement envoie les gendarmes dans les campagnes. Il établit le maximum du prix de vente à 43 francs l'hectolitre et oblige les paysans à déclarer leurs stocks. Mais la crise ne dure pas plus d'un an : en 1812 la récolte est excellente. L'Europe ne manque pas de vins, exportés partout sauf en Angleterre du fait du blocus des côtes. Les Anglais sont privés de vin de Bordeaux ! L'élevage des chevaux et des bovins augmente partout ainsi que celui du mouton, pour l'industrie textile ; les Anglais gardent pour eux seuls le tissage du coton. Deux plantes introduites récemment en Europe vont devenir la nourriture universelle des pauvres : la pomme de terre, qui s'impose pendant la disette de 1811 et qui gagne jusqu'aux plaines glacées de Prusse, et la tomate, qui, des régions méditerranéennes, gagne le Nord. Le blocus oblige les agriculteurs à faire des prodiges pour trouver des produits de remplacement : les Belges torréfient les racines de chicorée pour remplacer le café, que seuls les Anglais peuvent encore boire en Europe. Les Français du Sud-Ouest plantent du tabac. Les Allemands développent la culture de la betterave à sucre ainsi que les Flamands. 100 000 hectares sont plantés en France.

L'agriculture anglaise est déjà rationnelle, scientifique ; elle utilise les engrais, pratique les assolements sur les terres où la jachère a disparu. Les campagnes continentales, elles, restent fidèles aux techniques traditionnelles et laissent reposer la terre une année sur deux ou sur trois. Libérés du régime féodal, les paysans de l'Europe de l'Ouest restent soumis aux règles de l'exploitation collective des terres. C'est l'assemblée du village qui régit les cultures. Les bourgeois doivent se battre pour enclore les biens qu'ils ont acquis, et pour empêcher le troupeau collectif de paître sur leurs terres.

Réquisition de blé par les gendarmes et la troupe en 1811.



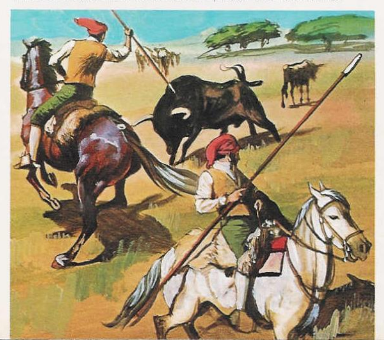


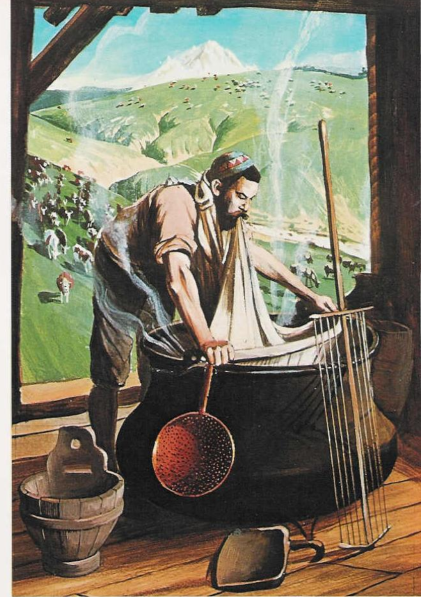
Le vin de Bourgogne a une solide réputation en Europe et les propriétaires de crus célèbres sont déjà fort riches. Ils exportent jusqu'à Moscou les « fillettes » de vin. Des pressoirs géants permettent de traiter des quantités considérables de raisins.



C'est la fête au village : on tue le cochon ! Un enfant gonfle une vessie pour en faire un ballon. Les femmes recueillent le sang pour en faire du boudin. Pendant plusieurs jours, la population va danser, festoyer, s'amuser. C'est de tradition en Bavière.

La course de taureaux est déjà largement pratiquée en Espagne, depuis plus de cent ans. Les bêtes sont élevées en Andalousie sur d'immenses espaces où elles ne rencontrent jamais l'homme. Ici des piqueurs portugais choisissent les animaux de combat en éprouvant leur combativité.





Ce paysan suisse a fait chauffer le lait caillé de ses vaches dans un immense chaudron de cuivre. Quand la pâte devient grumeleuse, le paysan va « à la pêche », avec un coupon de toile, en partant du fond de chaudron pour recueillir le fromage agglutiné.

Dans l'immense plaine hongroise, les jeunes gens qui ne se sont pas engagés dans la cavalerie deviennent éleveurs de chevaux ou gardiens de moutons. Ils construisent des huttes en roseaux pour bivouaquer. L'eau potable vient des puits qu'ils creusent dans la plaine.



L'aube de la grande industrie

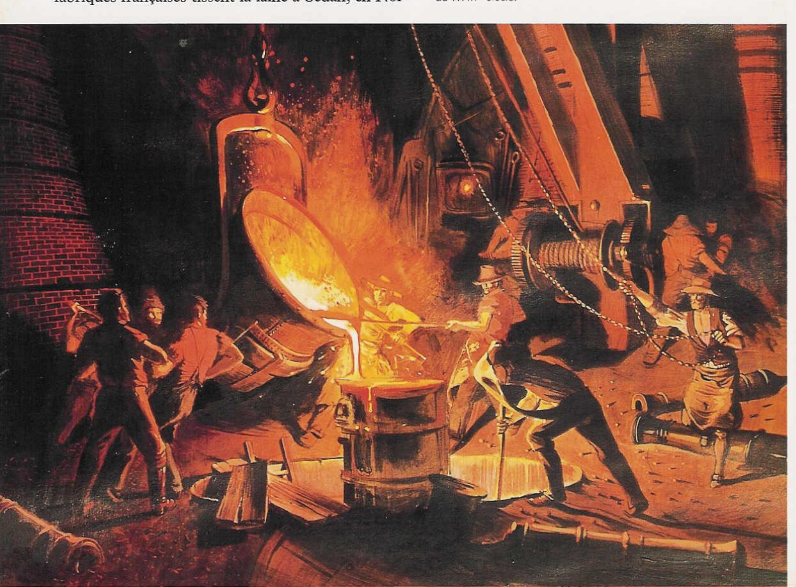
Pour fabriquer des milliers de canons en bronze et des centaines de milliers de fusils en fer, il faut de plus en plus de fonderies. A la bataille de Leipzig, en 1813, l'armée française utilise plus de 400 000 boulets ! L'industrie de l'armement se développe considérablement, avec, en Grande-Bretagne, celle des chantiers navals.

Le fer est encore coulé dans les forges « catalanes », des creusets surmontés de tuyères, où le métal est réduit par la chaleur du charbon de bois. Pourtant, en Angleterre et sur les bords du Rhin, en France sur les rives de la Meuse, des hauts fourneaux fonctionnent déjà au « charbon de terre ». La France possède 200 hauts fourneaux, produisant 112 000 tonnes de fer. Dans toute l'Europe, la sidérurgie a progressé. On exploite en Russie le fer et le cuivre de l'Oural.

L'industrie textile demeure la plus développée. L'Angleterre file et tisse le coton d'Amérique, la laine de ses moutons, le lin et le chanvre. De grandes fabriques françaises tissent la laine à Sédan, en Normandie, à Reims. En Alsace, le coton est en difficulté, faute d'approvisionnement, mais la soie prospère à Lyon et dans les villes de l'Italie du Nord. Plus de 15 000 ouvriers travaillent à Lyon dans la soierie.

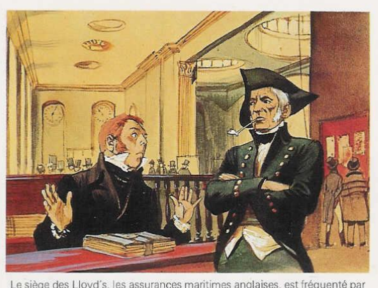
Les grandes banques anglaises dominent l'Europe par leur crédit et permettent de financer les coalitions contre Napoléon ; Amsterdam perd de son importance. Bonaparte a créé le franc Germinal, monnaie stable basée sur l'or, et la Banque de France, qui régularise le marché de l'argent. Des spéculateurs font des fortunes en consentant des prêts à gros intérêts aux industriels travaillant pour l'armée. L'Empereur est pressé, il ne discute pas les offres. Mais l'absence de grand commerce international, la difficulté des liaisons terrestres, nuisent au développement du capitalisme. Même l'Angleterre, maîtresse des mers, connaît une crise du crédit et de la production. Sans la paix et la sécurité, l'argent s'investit mal dans l'industrie.

Très prospères, les fabriques d'armement utilisent encore des techniques du XVIIIe siècle.

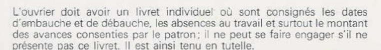




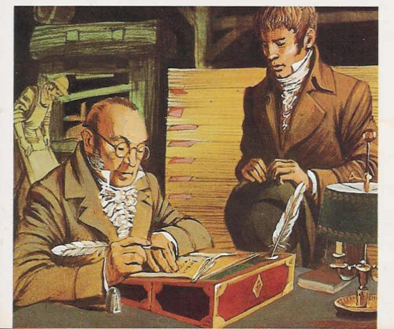
Toutes sortes d'indigents viennent chaque matin solliciter, à Paris, les riches financiers qui se sont fait construire des hôtels Chaussée-d'Antin. Ces anciens trafiquants d'assignats, ces fournisseurs aux armées, distribuent des aumônes aux solliciteurs : un poète sans éditeur, un sculpteur sans commande, un inventeur charlatan, une mère de famille dont le mari a choisi l'émigration, une victime de la loterie nationale.

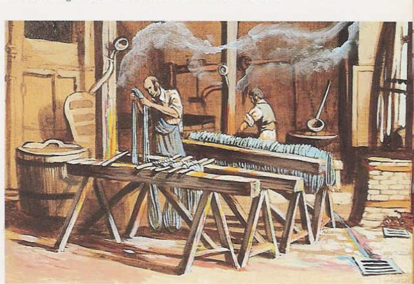


Le siège des Lloyd's, les assurances maritimes anglaises, est fréquenté par les armateurs et les capitaines au long cours qui tentent de se faire rembourser les cargaisons perdues. Mais les prises sauvages par les corsaires sont difficiles à prouver.



L'ouvrier doit avoir un livret individuel où sont consignés les dates d'embauche et de débauche, les absences au travail et surtout le montant des avances consenties par le patron ; il ne peut se faire engager s'il ne présente pas ce livret. Il est ainsi tenu en tutelle.





On cultive de nouveau le pastel en Alsace et dans le Sud-Ouest de la France pour teindre les uniformes en bleu. L'indigo, qui venait d'outre-mer, fait défaut à cause du blocus. Les fils de laine sont ici trempés dans la teinture et séchés par écheveaux.

Les Anglais aiment deux grands vins : le bordeaux et le porto. Privés du premier par le blocus de Napoléon, ils usent abondamment du second, dès que le Portugal est libéré par Wellington. Mais les acheteurs de Londres sont prudents, ils demandent à goûter les crus.



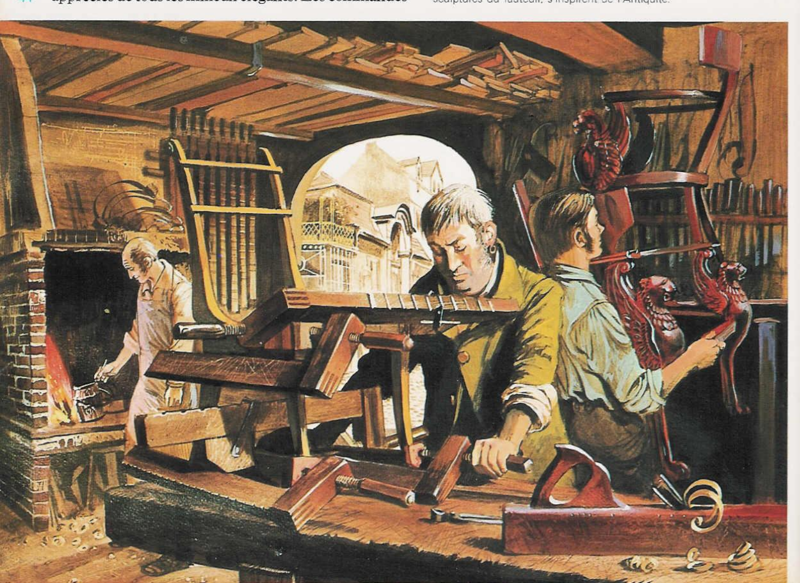
Les artisans d'un nouveau style

Les créateurs de meubles de l'Empire sont des artisans exceptionnels, de véritables artistes : les frères Jacob, ébénistes parisiens, emploient des essences précieuses, le citronnier, l'érable, l'ébène ou l'acajou, pour créer le nouveau mobilier, inspiré de l'antique, que des maîtres ciseleurs comme Thomire vont décorer de motifs de bronze.

Les élégantes ne veulent plus des salons Louis XVI ou des chambres à coucher Pompadour. On admire la chambre de Juliette Récamier et la salle de bain de Joséphine dans son hôtel de la rue de Lille, avec sa robinetterie en or. On couche dans des lits à l'antique et, derrière les rideaux de l'alcôve, il n'est pas rare de voir une décoration militaire.

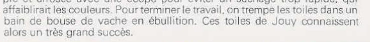
La mode du style Empire se répand en Europe et fait travailler les artisans parisiens. Le style rococo disparaît et les doreurs ne font plus fortune. Mais les objets en bronze, les soieries à motifs, les toiles de Jouy, les tapis de laine, les tapisseries précieuses sont appréciés de tous les milieux élégants. Les commandes en objets affluent dans les nouvelles cours d'Europe. Les épouses des nouveaux riches enrichissent les métiers de la mode. Paris garde dans ce domaine la première place en Europe : du moins pour les femmes, car le dandy de Londres est le seul à définir les règles de la mode masculine. Les hommes élégants portent gilet, culotte et bas de soie, arborent sur leur habit un jabot de fine dentelle. Les femmes portent des robes à la taille très haute. Leroy, couturier de l'impératrice, lance le style Empire en exécutant les robes du sacre. Il fournit les cours de Naples, Madrid, Cassel, Lucques. On trouve en 1809, dans la garde-robe de Joséphine, 673 robes d'hiver, 230 robes d'été, 60 cachemires et 500 chemises. On ne porte plus de perruque, mais les coiffeurs font fortune. Les femmes se ruinent en fards et en eau de Cologne. Le Paris de Marie-Louise est infiniment plus dépensier que le Paris de Marie-Antoinette. La guerre n'encourage pas l'épargne.

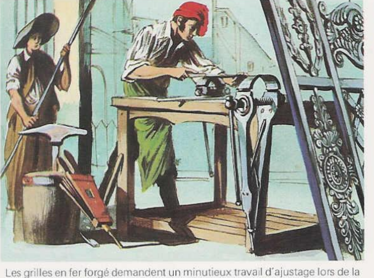
L'ébénisterie s'adapte au renouveau du style. Cette chaise, comme les sculptures du fauteuil, s'inspirent de l'Antiquité.





A Jouy-en-Josas, non loin de Versailles, on fabrique des toiles peintes. La toile imprimée et séchée est plongée dans l'eau courante, puis battue au foulon ; les couleurs sont ensuite avivées et fixées définitivement. Après un nouveau trempage de 24 heures dans l'eau vive, la toile est étendue sur un


pré et arrosée avec une écope pour éviter un séchage trop rapide, qui affaiblirait les couleurs. Pour terminer le travail, on trempe les toiles dans un bain de bouse de vache en ébullition. Ces toiles de Jouy connaissent alors un très grand succès.



Les grilles en fer forgé demandent un minutieux travail d'ajustage lors de la pose. Les nouveaux maîtres de l'Europe impériale se font construire des châteaux dont les grilles doivent être à l'égal de celles de Versailles. Rien n'est trop beau pour eux !

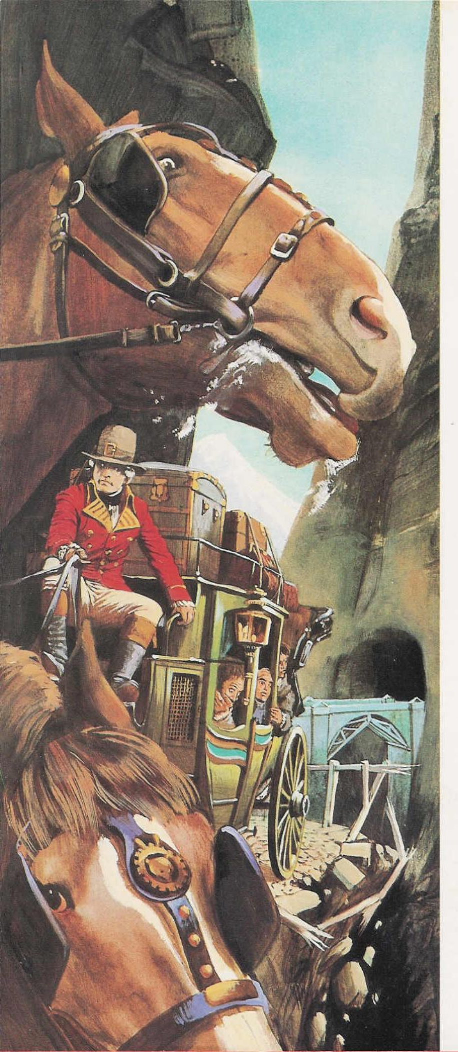
Les habitants des grandes capitales européennes sont des marcheurs. On parcourt des kilomètres dans des rues sales et souvent boueuses. Le port de bottes est une nécessité. Pour les ménager, les cordonniers anglais ont imaginé d'y poser des fers au talon : c'est une nouveauté.

A Paris, désormais, les coupons de tissu se débitent au mètre. Le système métrique, adopté par la Révolution, a fait son entrée dans les boutiques. Il va gagner toute l'Europe, sauf l'Angleterre qui continue à mesurer en pouces et en pieds.



Les Suisses, les Allemands du Sud, comme en France les Jurassiens, sont déjà réputés pour leur habileté à fabriquer des montres et des horloges. Des voyageurs itinérants proposent ensuite et réparent les produits de l'artisanat montagnard dans les campagnes et dans les villes.





Les routes nouvelles de l'Europe

L'Angleterre bloque les mers. Si l'Europe napoléonienne veut survivre, elle doit développer ses voies de communication. L'Empereur connaît l'importance des routes pour les déplacements militaires. S'il n'est pas convaincu de l'avenir du chemin de fer, il attache la plus grande importance au réseau routier.

Ce sont pourtant les voies d'eau qui ont la priorité. En Angleterre, les canaux permettent de développer la sidérurgie, avant la pose des voies ferrées. Dans les régions du Nord de la France, les canaux sont faciles à tracer : on construit celui de Saint-Quentin et le canal de Mons à Condé. On engage les travaux du canal du Rhône au Rhin par le Doubs, qui permet de joindre Amsterdam à Marseille. Le canal de l'Escaut à la Somme doit relier Paris à la Hollande. L'aménagement du Rhin et sa jonction avec la Meuse permet à la sidérurgie lorraine d'être en rapport avec la plus grande voie fluviale d'Europe. Mais il faut un mois pour conduire un train de bateaux d'Arles à Lyon...

Pour les transports rapides, on utilise les routes. Mal entretenues depuis 1789, elles doivent être entièrement rechaussées. Dans l'Est, les routes sont impraticables. Les ingénieurs des Ponts et Chaussées se mettent au travail, restaurant les chaussées pavées, créant de nouvelles rocades partout en Europe : on trace la route d'Anvers à Amsterdam, de Mayence à Metz. On ouvre la route du Simplon, particulièrement dangereuse, de Genève à Milan, puis la route du Mont-Cenis et celle du Mont-Genève. En 1810, 3 000 voitures de voyageurs et 14 000 chariots empruntent le passage du Mont-Cenis, qui conduit d'Italie à Lyon. C'est, dit-on à l'époque, la nouvelle route de la soie. Napoléon, en bordure de la Méditerranée, fait tracer la route de la Corniche, de Nice à La Spezia et Trieste. Mais entre les projets des ingénieurs et la réalisation sur le terrain, il y a un abîme! Napoléon en fit l'expérience lui-même quand il voulut emprunter, en 1815, au retour de l'île d'Elbe, la route de Cannes à Grenoble qui aujourd'hui porte son nom : jusqu'à Digne, il dut faire 100 kilomètres à pied sur un sentier muletier!

Un difficile passage sur la route du Simplon, à la sortie de la grande galerie.



Les coches d'eau représentent un moyen de circulation commode en Europe. Ils sont plus reposants que les diligences. Dans les pays ou les voies d'eau abondent, comme en Hollande, les voyageurs choisissent volontiers ce moyen de transport. Des services réguliers relient les principales villes. Les coches, sur les canaux, sont tirés par des chevaux. Les matériaux lourds circulent aussi par voies d'eau.



Sur les routes royales, les voyageurs, à l'entrée dans une province ou dans une ville, doivent acquitter une taxe spéciale, par tête et sur les marchandises, le péage de la barrière d'octroi. Ces barrières, dressées à toutes les portes de Paris au XVIIIe siècle, gênent le commerce.



Il faut 6 jours pour aller de Lyon à Paris : la diligence parcourt 75 kilomètres en 24 heures. Elle s'arrête fréquemment pour changer les chevaux. Le soir, les voyageurs couchent à l'auberge de l'étape. Ils mangent à la table d'hôte, la table commune des voyageurs.

La chaise de poste, en Angleterre, va beaucoup plus vite que les lourdes diligences, mais les places sont rares. Les postillons, sur la route, mènent un train d'enfer. Ils portent des bottes spéciales, renforcées autour des mollets et des genoux, pour supporter le choc des battements du timon quand les chevaux sont au trot. Les bottes évitent aussi les fractures en cas de chute. Les accidents par rupture d'essieu sont fréquents.



Le chemin de fer a-t-il un avenir?

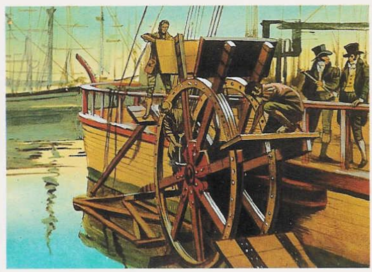
En 1808, pour quelques shillings, on peut, à Londres, recevoir le baptême du rail. La première locomotive à vapeur livrée à la curiosité du public est une attraction de foire. Richard Trevithick et son cousin Andrew Vivian l'ont construite avec amour : elle s'appelle *Catch me who can* (m'attrape qui peut) et circule sur un rail en boucle.
Même en Angleterre, le chemin de fer n'en est qu'à ses débuts. En France, Napoléon n'y croit pas. La vapeur est parfois utilisée comme énergie dans les mines pour remonter le charbon ou dans les usines textiles. Le navire à vapeur construit par l'Américain Fulton ne trouve pas en France de grands défenseurs.
Les perfectionnements industriels les plus efficaces sont ceux du textile : le métier Jacquard a révolutionné la soierie lyonnaise, en permettant de tisser mécaniquement des étoffes aux motifs compliqués. Philippe de Girard invente un procédé pour filer le lin et le chanvre, en utilisant l'alcali, et le développe grâce à l'aide du tsar!
La première usine à soude est installée à Chauny par la société Saint-Gobain en 1806. On sait aussi produire du chlore et de l'acide sulfurique, et l'usage de l'eau de Javel se répand. A Londres, Murdock et Clegg parviennent à produire du gaz d'éclairage... Les travaux de Bertholet, de Gay-Lussac et de Thenard font faire à la chimie des pas de géant; l'Italien Volta et l'Anglais Davy jettent les bases de l'électrochimie.
Avec Monge, Lagrange et Laplace, la France possède les meilleurs mathématiciens d'Europe. Mais les progrès les plus spectaculaires concernent les sciences de la vie : grâce à l'Allemand Treviranus et au Français Lamarck, on prend conscience que les espèces vivantes évoluent, qu'elles n'ont peut-être pas été créées une fois pour toutes.

La machine de Trevithick.





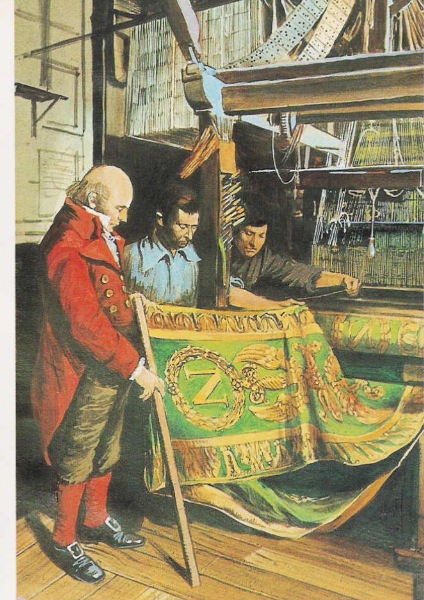
L'Italien Volta, physicien de grand renom, fait ici une démonstration devant ses collègues français de l'Académie des sciences : des signes électriques se manifestent sur un « électroscope » à feuilles d'or, lors du passage du courant.



Le 9 août 1803 Fulton fait, sur la Seine, la démonstration de son bateau à vapeur. Napoléon est intéressé par cette réalisation qui, écrit-il, « peut changer la face du monde ». Mais les commissions d'études françaises rejettent l'invention. (Ci-dessus, le *Clermont* de Fulton, en 1814.)

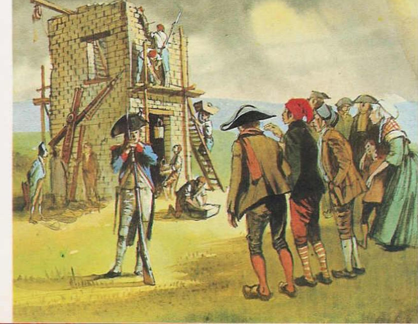
Le sirop blanchâtre extrait de la betterave est coulé dans les moules émaillés d'où il sort sous forme de « pains » de sucre. L'extraction du sucre de la betterave est une invention prussienne qui fut utilisée et développée pendant le Blocus continental.





Sur ce métier Jacquard un peigne d'acier maintient la trame : le peigne a une dent pour chacun des 4 000 fils ! Le « canut », ouvrier de la soie, peut tisser en une journée de 12 heures 3 ou 4 mètres de soie, mais seulement 3 ou 4 centimètres si le dessin est compliqué.

On construit une station du télégraphe de Chappe. Pendant la Révolution, seize de ces stations, espacées de 15 à 16 kilomètres, permettent de transmettre très rapidement des nouvelles entre Paris et Lille. Mais il faut protéger les stations par la force armée contre la malveillance des paysans.





Les vieux soldats sont presque tous illettrés : « l'enseignement mutuel » est leur seul chance de promotion.

Lycéens et polytechniciens

Dix-sept ans de service ! Le vieux sergent pleure comme un enfant. A la bataille, l'Empereur voulait le nommer sous-lieutenant. Mais le capitaine s'y est opposé : il ne sait pas lire ! Ils sont, en Europe, des millions dans son cas. Élevés dans les campagnes, ils ne sont jamais allés à l'école. On voit des enfants apprendre à lire à de vieux grenadiers : c'est l'enseignement mutuel, un remède de fortune.

Les écoles primaires sont presque inexistantes dans le Centre et l'Est de l'Europe. Les prêtres ou les pasteurs enseignent dans les villages les rudiments à des poignées d'enfants. Les écoles sont plus développées en Allemagne de l'Ouest et en Angleterre : payantes pour les moins défavorisés, elles fonctionnent comme institutions charitables pour les plus pauvres.

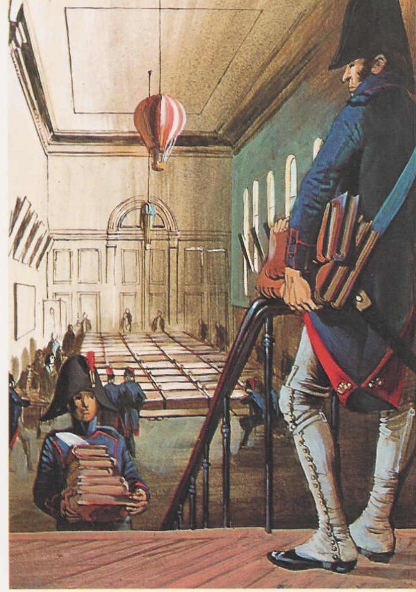
En France, Napoléon s'est désintéressé des écoles primaires : quand la commune paye un instituteur, elle lui demande d'être en même temps sacristain ! Les frères des Écoles chrétiennes sont autorisés à enseigner, mais ils ont souvent des moyens très réduits. Par contre l'Empire crée 45 lycées, dont 4 à Paris, pour dispenser aux fils de la bourgeoisie un solide enseignement secondaire. Les élèves portent l'uniforme, les professeurs un tricorne et un habit noir à cravate blanche. Au son du tambour, on apprend à manier les armes dès l'âge de 12 ans. Les lycéens indisciplinés sont l'objet de sanctions sévères : ils peuvent être mis aux arrêts, ou jetés en prison. Aussi beaucoup d'enfants vont-ils chez les jésuites ou les oratoriens. Une petite minorité de jeunes gens suit, dans les pays de l'Europe de l'Ouest, les cours des universités et des grandes écoles. Celles d'Allemagne rhénane restent réputées. On se soucie de former des ingénieurs et des techniciens. En France l'École polytechnique répond à cette nécessité. Mais les écoles de droit sont encore les plus fréquentées : l'Europe pense avoir plus besoin de fonctionnaires, de juges et de notaires que d'ingénieurs !



En Italie les jeunes élèves des écoles de dessin se livrent à des études anatomiques très précises. Des modèles en plâtre permettent aux élèves de retrouver avec exactitude tous les détails du corps humain.

Une petite école en Bavière : le mauvais élève est puni ; il est hissé sur un âne à bascule, coiffé du bonnet d'âne. S'il bouge, les clochettes tintent et il est fouetté. Son camarade, sur l'angle d'une bûche, apprend son alphabet.





Les élèves de l'École polytechnique bénéficient des dernières inventions de la physique. Les travaux de l'Italien Volta, du Français Coulomb, permettent de construire les premières piles électriques : les étudiants découvrent les effets de l'électrochimie.

L'escrime est partout pratiquée en Europe dans les classes les plus élevées. Un enfant doit apprendre jeune à se défendre et à monter à cheval. La base des exercices militaires reste l'arme blanche. Les maîtres d'armes sont d'anciens soldats.



Sports et jeux à la mode

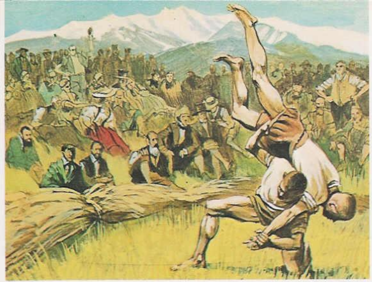
Dans le jardin des Tuileries, la machine de M. de Sivrac, présentée pour la première fois en 1791, est à la mode. On l'appelle le célérifère. On dira plus tard le vélocifère. Pas de chaîne, pas de pédalier, mais un simple cheval de bois posé sur deux roues : un jeu sportif!

Il n'y a pas encore de courses de célérifères... En revanche, l'hippodrome de Longchamp accueille des étalons, que les élégantes viennent voir courir. Les toilettes et les attelages sont éblouissants. Mais le paradis des courses de chevaux demeure l'Angleterre, où l'on pratique aussi les combats de boxe et les championnats de canots sur la Tamise. La course de taureaux se développe en Espagne; en Italie on reste fidèle aux traditionnelles courses de chevaux, comme le Palio de Sienne.

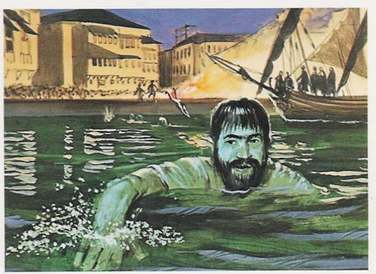
La pratique du sport n'est guère développée dans les écoles, sauf en Allemagne et dans certains collèges anglais. En France des instructeurs qui sont d'anciens soldats apprennent aux lycéens le métier des armes. Ils pratiquent l'escrime au fleuret, à l'épée, au sabre et au bâton. Les maîtres nageurs sont rares. Pourtant à Paris on voit le spectacle insolite de jeunes gens se baignant nus dans la Seine, plongeant à partir des péniches. L'Europe rurale demande encore au cheval un maximum de services : tous les enfants des campagnes apprennent à monter et deviennent de bons cavaliers. Il n'est pas de jeune paysan qui ne puisse servir dans la cavalerie, même s'il n'a pas la virtuosité des cosaques. Les jeunes Anglais de la bonne société montent de superbes alezans et participent aux chasses à courre où l'on traque le renard. La chasse au cerf est de nouveau pratiquée en France, mais l'abolition des privilèges seigneuriaux permet à tous les paysans de l'Europe de l'Ouest de courir le lièvre ouvertement, avec des chiens bâtards et des fusils de fortune. De très loin, la chasse est alors, avec la pêche, le sport le plus populaire en Europe.

Le vélocifère au jardin des Tuileries pendant la Révolution.



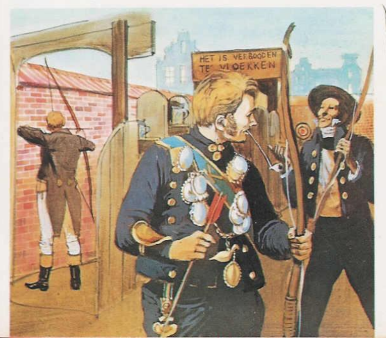


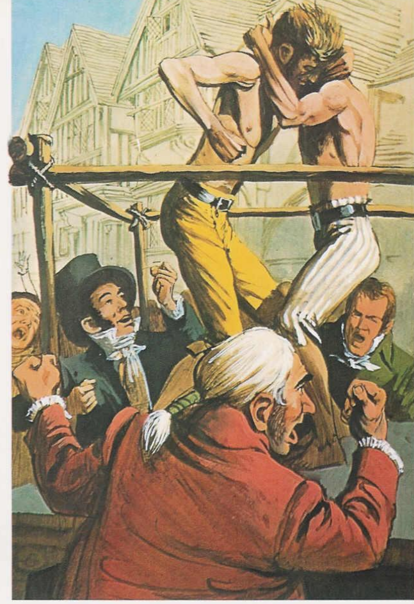
Les Suisses ont appris dans les armées européennes les techniques de la lutte. Ces anciens soldats se donnent en spectacle, non loin de la vieille ville de Bâle. Le public encourage les combattants et prend des paris. Il y a des lutteurs dans toutes les grandes foires.



Ce solide Turc est en train de réussir un exploit : la traversée du Bosphore à la nage. Les officiers de l'armée française enfermés sur les pontons de Cadix n'ont pu s'évader parce qu'ils ne savaient pas nager : la natation était un sport peu pratiqué à l'époque.

Les Flamands ont gardé la tradition du tir à l'arc qui remonte au Moyen Age. Les médailles arborées par le tireur lui ont été distribuées lors de précédents concours. A l'entrée du tir, une inscription en flamand : « Il est défendu de blasphémer ».





Certaines villes dressent des estrades pour que les bourgeois puissent assister aux premiers combats de boxe, un sport violent inventé en Angleterre et dont les règles n'étaient encore guère fixées. Les militaires ne pratiquent pas ce sport.

Le diabolo, jeu à la mode, vient d'Italie. Il s'agit de faire sauter la diabolique toupie sur la corde, en écartant brusquement les bâtons. Les enfants ne sont pas les seuls à jouer au diabolo. Toutes les jeunes filles veulent essayer le nouveau jeu.



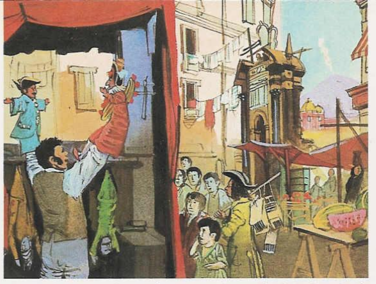
Cirques, carnavals et kermesses...

Dans les capitales européennes, la foule du dimanche marche interminablement sur les boulevards : le Ring de Vienne, l'avenue Unter den Linden à Berlin, la perspective Nevski à Saint-Pétersbourg sont fréquentés par les attelages élégants avec leurs équipages aux habits dorés et par la foule des badauds. Londres, Rome, Paris disposent de vastes espaces verts. Les Tuileries, le Luxembourg, le Jardin des plantes, celui du Palais-Royal ne désemplissent pas. On trouve autour du Palais-Royal toutes les distractions possibles : 17 jeux de billard, un découpeur de silhouettes, 29 cafés et 6 libraires, sans compter les boutiques et les restaurants.

La distraction ne manque pas dans les villes. Au Vauxhall de Londres, au Tivoli à Paris, on rencontre des saltimbanques, des bals où l'on danse déjà une danse importée d'Allemagne, la valse. Les attractions du Tivoli sont sensationnelles : les aérostats à air chaud font des démonstrations et lâchent les premiers parachutes. On peut aller au cirque chez les Franconi, dont les cavalcades sont célèbres. Mais il suffit de flâner autour du Jardin Turc, boulevard du Temple, pour admirer « la petite tourneuse », une gamine de douze ans qui imite la toupie pendant une demi-heure, pour voir le veau à deux têtes ou le mouton à cinq pattes. Une jeune fille s'exhibe avec une barbe longue d'un mètre. Plus loin un chien tire les cartes, des chars minuscules sont attelés à des puces, les mouches se battent en duel avec des épingles! En Angleterre, les combats de coqs font fureur dans les faubourgs ouvriers, cependant qu'en Espagne les carnavals remplissent les rues de Madrid ou de Séville d'une foule joyeuse et insolente, libérée pour quelques jours des contraintes de la pauvreté...

Devant le *Jardin Turc*, les enfants se promènent dans une voiture tirée par un saint-bernard.





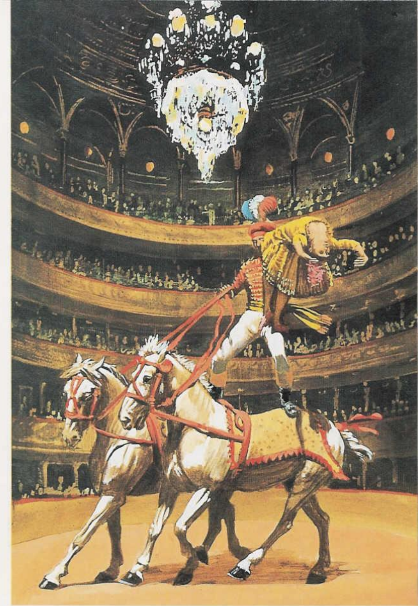
Le théâtre de pupazzi en Italie est probablement l'ancêtre du guignol lyonnais. Les Italiens, et particulièrement les Siciliens, sont des maîtres marionnettistes. Mais les marionnettes siciliennes étaient actionnées par des fils. Les pupazzi s'enfilent comme des gants.



Le carnaval est la revanche des pauvres, des humiliés, des opprimés. En Espagne, le peintre Goya a représenté l'un de ces carnavals tragiques, où les affamés retrouvent un peu de force pour jouer des castagnettes et défier la société sous le costume du diable.

La kermesse reste une tradition aux Pays-Bas. La ville est en fête, la bière et le vin coulent à flots. Les comédiens italiens donnent des pantomimes sur leurs estrades. Il y a des combats et des courses. La danse réunit le soir jeunes et vieux autour des musiciens populaires.





Le cirque olympique des frères Franconi existe depuis 1807 à Paris, au faubourg du Temple. On y représente des pantomimes équestres dans une mise en scène somptueuse. Le matin, les frères Franconi donnent des leçons d'équitation aux jeunes nobles.

La terrasse du café Frascati, sur le boulevard, est le rendez-vous des élégantes parisiennes. Deux mille personnes peuvent y danser; on sert à souper dans les galeries de jeu. Juliette Récamier faillit un jour y mourir étouffée par ses admirateurs.





A Rome, autour de la Piazza del Popolo, les Français construisent tout un quartier de style classique.

Architectes et urbanistes

Les Français construisent tout un quartier de Rome, autour de la Piazza del Popolo, sous la direction de l'architecte Giuseppe Valadier, qui s'inspire des réalisations parisiennes de Percier et Fontaine. Le style néo-classique domine dans les colonnades, les bâtiments à frontons richement décorés, les escaliers monumentaux.

Napoléon aurait rêvé de reconstruire à l'antique toutes les capitales d'Europe : mais le style du siècle passé demeure à Berlin, à Vienne, tandis qu'à Londres les architectes s'inspirent déjà du style gothique des cathédrales médiévales. Les plus importantes réalisations de l'époque sont parisiennes : les urbanistes ont projeté une voie triomphale de l'Étoile à la Bastille, par les jardins du Louvre et la rue de Rivoli. Chalgrin commence en 1806 l'arc de triomphe de l'Étoile, Percier et Fontaine construisent l'arc du Carrousel, les maisons à arcades de la rue de Rivoli, et ils aménagent les Tuileries. Brongniart construit la Bourse et dessine le cimetière du Père-Lachaise... On trace, autour de l'Étoile, les grandes avenues monumentales dans un quartier alors désert. Paris commence son mouvement vers l'ouest...

Mais à Paris, comme à Londres ou à Vienne, les rues sont étroites, sales, enchevêtrées, obscures. A Paris, 4 000 lanternes répandent une lumière blafarde. Les lampes à huile s'éteignent au moindre coup de vent. Les capitales demeurent, la nuit, très peu sûres.

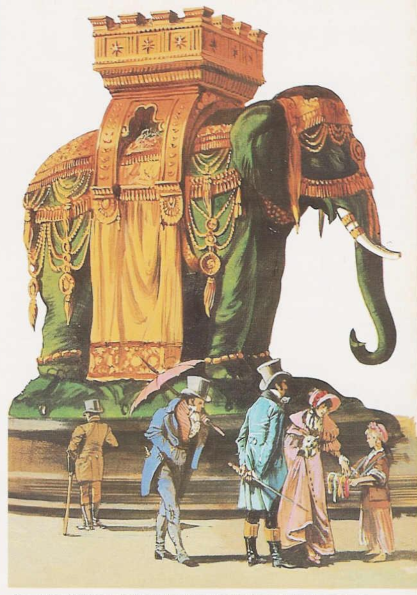
L'eau est rare et chère ; on jette dans les fleuves les déchets des halles. Les pompes à eau fournissent les fontaines en eau polluée ; l'été, de fortes épidémies de dysenterie emportent les malades par milliers. Les animaux de boucherie entrent vivants dans la ville et sont abattus sur place, devant les boutiques. Les maisons sont froides, inconfortables ; on se chauffe avec des bûches et on s'éclaire à la bougie. Napoléon travaille la nuit avec un mouchoir noué sur la tête, pour éviter les courants d'air!



Londres est la première ville d'Europe à recevoir des « becs de gaz ». William Murdock et Samuel Clegg ont mis au point le système : le gaz est fourni par du « charbon de terre », abondant en Angleterre, et non par du charbon de bois, comme en France.



Les spectateurs grelottent à la sortie du grand théâtre de Saint-Pétersbourg. Il fait, l'hiver, jusqu'à —30 °C. Les cochers, sans ce chauffoir, seraient transformés en statues. Ils attendent tranquillement leurs maîtres en buvant de l'alcool de grains, la vodka.



On voulait édifier sur la place de la Bastille un éléphant de bronze coulé avec le métal des canons pris aux Espagnols. L'animal devait être gigantesque et faire office de fontaine avec jets d'eau. Seule une maquette grandeur nature en fut réalisée.

Rome est encore la ville du pape. Elle est fréquentée par des milliers d'ecclésiastiques, souvent en voyage, et habitée par des moines. La haute administration pontificale habite les palais officiels. La population reste très proche de la campagne, la ville a peu d'activités industrielles. Sur l'antique Forum, les lavandières viennent faire sécher leur linge. Les touristes sont rares. Il faut être David ou Chateaubriand pour s'intéresser alors à ces ruines qui attirent aujourd'hui tant de monde. Des armées de chats ont élu domicile dans les vieilles pierres.



Serons-nous des romantiques ?

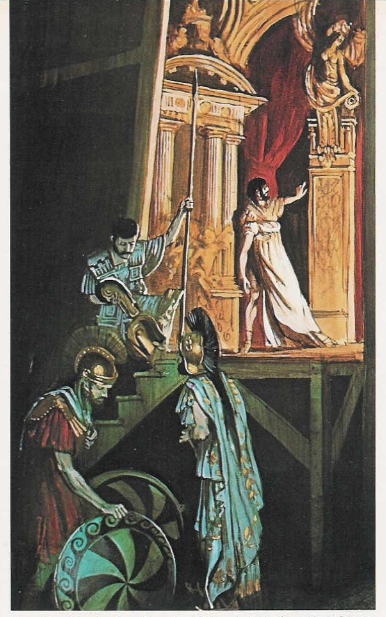
Sac au dos dans les montagnes, ces alpinistes allemands sont des artistes. Ils ne veulent pas faire le traditionnel voyage de Rome, pour reproduire des ruines ou des bas-reliefs. Ils désirent peindre la nature telle qu'elle est. Ils ont quitté leur Académie pour prendre des croquis sur le vif.

Un même souci de réalisme porte les peintres français à reproduire sur leur toiles, dans les grandes scènes historiques, le mouvement vrai des chevaux et le tumulte des armes dans les paysages de batailles. Les 400 élèves qui, venus de toute l'Europe, travaillent à l'atelier de David, admirent le tableau du « Sacre », où les visages des fidèles de l'Empereur ont gardé toute leur rudesse populaire sous les panaches des coiffures. L'épopée française inspire un musicien allemand sourd, qui dédie à Bonaparte sa Troisième Symphonie, puis rature la dédicace quand celui-ci se fait sacrer empereur : Beethoven n'aimait pas la dictature. Les deux grands écrivains français de l'Empire, Chateaubriand et Mme de Staël, sont des exilés, et si des écrivains allemands ont admiré, comme Fichte et Kant, la Révolution, ils ont tous condamné l'Empire.

Les artistes officiels créent à Paris des formes inspirées de l'Antiquité. Pourtant les arcs de triomphe, les églises en forme de temple (la Madeleine), les palais de genre classique séduisent moins. On est déjà sensible à l'engouement pour le Moyen Age, qui vient d'Angleterre. On n'admire guère qu'à Paris le sculpteur Canova qui polit avec amour dans le marbre le corps nu de Pauline Borghèse. Les sculpteurs, comme les peintres, recherchent les bases d'un nouveau réalisme. Le romantisme est déjà dans la besace des jeunes alpinistes allemands. Ils ont lu Lessing, peut-être Jean-Jacques Rousseau le Genevois, ou Chateaubriand le Breton. Vingt ans de guerres et de révolutions ont profondément transformé les sensibilités.

Le romantisme naissant réclame que l'artiste peigne sur le motif.







Les grands maîtres, comme David ou Gros, accueillent dans leurs ateliers quelques centaines de jeunes élèves. Géricault et Delacroix ont fréquenté l'atelier de Guérin. Gros est l'élève favori de David. Pour se détendre, les « rapins » se battent en duel avec leurs longs pinceaux.

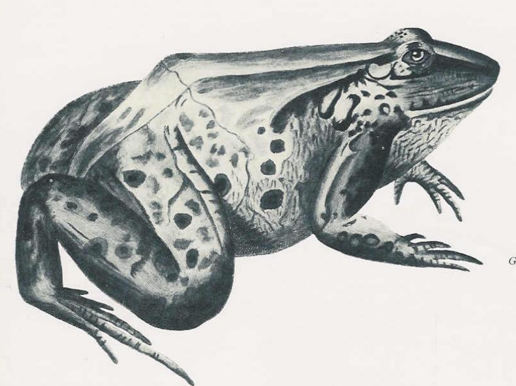


Napoléon aime l'antique. Dans les théâtres de Paris, Corneille et Racine reviennent à l'honneur. Les grands acteurs comme Talma jouent en costume d'époque reconstitué. Ils portent le *peplum* et le casque à la romaine. Les décors sont superbes.

Un curieux inventeur a imaginé, en Angleterre, un procédé pour « tirer le portrait » des gens sans commettre aucune erreur. Il se contente de suivre avec un crayon les traits de l'ombre du modèle, directement éclairé par une bougie. Il complète ensuite au pinceau.

La cour de Pauline Borghèse, à Milan, devient l'un des rendez-vous des artistes. On y donne fréquemment des concerts de musique italienne où les cantatrices les plus célèbres, les *diva* de la Scala, se produisent. Un public souvent connaisseur admire leur talent.





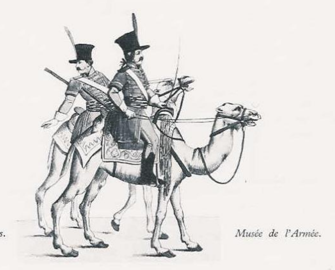
Grenouille ocellée - B.N.

Les Animaux en ce temps-là

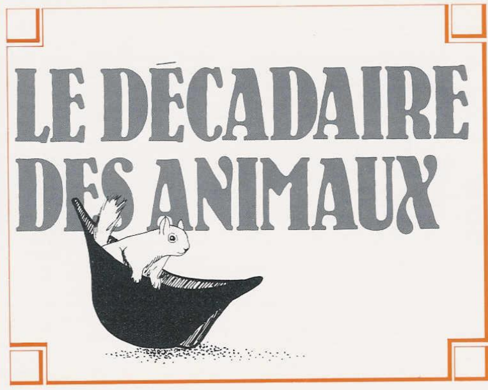
par Paul-Henry Plantain

Le décadaire des animaux

L'Indiscret de Saint-Cloud



Soldats du Régiment des Dromadaires. *Musée de l'Armée.*



Égypte / 1799

Le général Bonaparte vient de créer un nouveau régiment, dit « régiment des Dromadaires d'Égypte », qui comprend quatre compagnies de cent hommes. Ce régiment a été placé sous les ordres du colonel Cavalier et du colonel Brun, dit Le Borgne. L'uniforme des soldats et des officiers a été dessiné par Kléber dans le goût oriental.



Le Régiment des Dromadaires.

Suisse / 1799

Les troupes du général Brune ont quitté la ville de Berne en emportant avec elles, outre le trésor des « Messieurs de Berne », les ours familiers, emblèmes du vieux canton helvétique, qu'elles ont attachés sur les affûts des canons.

France / 1800

Deux Français, Dubois père et fils, se sont lancés dans un bien curieux élevage, celui des araignées que nous connaissons sous le nom d'araignées de maison.
Dans de petites caisses en bois d'une quinzaine de centimètres de côté, ces « éleveurs » entretiennent plus de 10 000 de ces tisserandes qu'ils nourrissent de mouches en été et de viande crue en d'autres saisons. Tous les huit jours, les toiles qu'elles ont confectionnées sont coupées avec le plus grand soin, puis filées et tissées, ce qui permet d'obtenir des morceaux d'étoffe... de 8 centimètres environ!

Angleterre / 1802

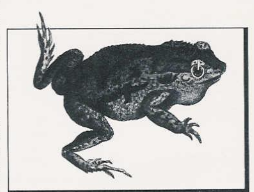
La Société royale de zoologie, qui avait reçu d'Australie il y a deux ans la dépouille séchée d'un extraordinaire petit animal à fourrure de loutre, à queue de castor et à tête de canard, a dû, à sa confusion, reconnaître son erreur : en dépit de son étrange aspect, cette curieuse bête n'était pas l'œuvre d'un plaisantin. Ce bizarre animal existe réellement en Australie où il vit dans des terriers en bordure des rivières. Sir Everad Home, qui en a disséqué un exemplaire, a établi qu'il s'agissait d'un fossile vivant, bousculant toutes les conceptions zoologiques actuelles par son aspect extérieur et plus encore par son organisme interne. Cet « animal-à-un-trou », ou monotrème, ne possède en effet qu'un seul orifice, commun aux systèmes digestif, urinaire et génital.



Ornithorynque.

Paris / 1802

Dans son *Histoire générale et particulière des reptiles* qu'il vient de publier, le naturaliste Daudin consacre plusieurs chapitres aux vertus alimentaires et thérapeutiques des grenouilles... et des crapauds. Les bouillons de grenouilles sont à recommander aux convalescents et aux personnes ayant l'estomac fragile. En Suisse, en France, en Belgique, en Hollande et en Allemagne, les cuisses des grenouilles vertes sont très recherchées, nous dit-il, parce qu'elles sont excellentes « en fricassée de poulets ou frites ». Dans le Piémont c'est l'animal entier que l'on sert après l'avoir vidé. Mais que dire des crapauds? Saviez-vous que dans la mare d'Auteuil, près de Paris, quand vient le temps où ces batraciens accourent en nombre pour s'accoupler, des hommes les pêchent avec des troubles à long manche, puis coupent les cuisses... qu'ils vendent ensuite à Paris pour des cuisses de grenouilles!



La Réunion / 1803

Le gouverneur de cette possession française a fait venir de Madagascar d'énormes escargots connus sous le nom d'achatines. Avec une longueur de 22 cm et une coquille de 12 cm, ces gastéropodes sont certainement les plus gros du monde. Leur gigantisme, paraît-il, ne les empêche nullement d'avoir les mêmes

propriétés que nos limaces et nos « petits gris » pour le traitement de la tuberculose pulmonaire. Ce serait pour soigner son épouse poitrinaire que le gouverneur de la Réunion les aurait fait venir. Originaire d'Abyssinie, l'achatine se rencontre actuellement non seulement à Madagascar, mais aussi dans les Mascareignes et l'île Maurice. Comment y est-il arrivé? On l'ignore. Toujours est-il qu'il y commet des dégats considérables dans les cultures des indigènes. Il se pourrait donc que ceux que l'on élève dans les jardins du palais du gouverneur risquent un beau jour de s'échapper et d'envahir la Réunion à son tour.

Paris / 1803

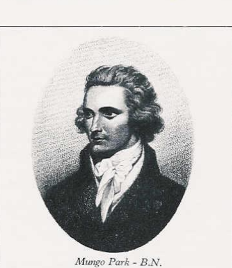
Après un très savant échange de vues, les illustres professeurs du Muséum national d'histoire naturelle viennent de trancher une délicate affaire en faisant acheter à la foire de Rouen, pour le prix de 16 000 francs, un éléphant qui viendra tenir compagnie à Parkie, la femelle du Jardin des plantes qui a perdu son mâle l'an dernier. Depuis, la pauvre bête esseulée versait, dit-on, « des larmes abondantes », poussait des cris affreux et ne cessait de maigrir. Rien n'ayant pu la distraire, pas même le chameau qu'on avait placé dans son enclos pour lui rappeler son Afrique natale, on espère que ce nouveau compagnon parviendra à la consoler du chagrin d'amour qui la consume.

France / 1804

Un certain Maréchal, bûcheron et surtout braconnier de son état, domicilié au village de Longueville près de Méry-sur-Seine, vient d'être condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir voulu jouer au loup-garou.
Afin de pouvoir vaquer en toute tranquillité à ses coupables occupations nocturnes, Maréchal, en effet, avait fait courir le bruit qu'un loup-garou hantait la région. Beaucoup de gens croyaient fermement à cette fable et n'osaient plus sortir la nuit venue, ce qui, on s'en doute, arrangeait bigrement les affaires du drôle. L'un d'eux pourtant demeurait sceptique. Voulant en savoir davantage sur la « bête », il prit son fusil et s'en fut l'attendre à l'endroit même où Maréchal prétendait qu'elle avait coutume de passer. Effectivement cet homme vit tout à coup venir à lui un monstre velu à tête de loup qu'il coucha en joue séance tenante... et manqua. L'animal alors découvrit son poitrail, en sortit à son tour un fusil qu'il pointa sur le chasseur qui s'empressa de détaler sans cependant pouvoir échapper à une volée de chevrotines qui lui labourèrent les mollets. Cette rocambolesque histoire finit par arriver aux oreilles des gendarmes, peu crédules par nature. Ils ouvrirent une enquête et démasquèrent naturellement le « loup-garou ». Maréchal fut renvoyé devant les assises où les juges, faisant bonne mesure, lui firent payer du même coup tous les brigandages et les vols commis dans la région et demeurés impunis jusque-là.

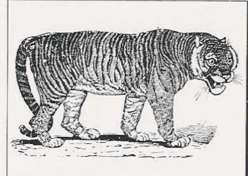
Afrique / 1806

On apprend que M. Mungo Park s'est noyé en voulant gagner l'embouchure du Niger. Cet Écossais avait déjà tenté, en 1795, l'exploration de ce fleuve inconnu, mais, épuisé par la maladie et mourant de faim, il n'avait pu à l'époque poursuivre sa route.


Mungo Park - B.N.

Autriche / 1806

Un officier des troupes françaises qui sont demeurées à Schönbrunn après la campagne d'Austerlitz vient de nous envoyer le récit d'un fait étonnant dont il a été témoin dans cette ville : « Le tigre mâle du Bengale qui se trouve à Schönbrunn est habituellement nourri avec de la viande de boucherie ; mais lorsqu'il a sa maladie ordinaire on lui donne de jeunes animaux vivants dont le sang chaud contribue à le guérir. Il y a quelques semaines, on lui jeta un jeune chien de boucher. A ce moment, le tigre était assoupi et sa tête reposait sur ses jambes de devant. Le chien, revenu de son premier effroi, s'approcha et commença à lui lécher les yeux ; le tigre s'en trouva si bien qu'oubliant sa passion pour le carnage, non seulement il épargna l'animal, mais il lui témoigna sa reconnaissance par des caresses. Le chien continua de lécher ; en peu de jours le tigre se trouva guéri. Depuis lors, les deux animaux vivent dans l'intimité la plus parfaite. »



Russie / 1806

Le naturaliste russe Adams vient de mettre au jour un mammouth, le premier que l'on ait retrouvé. Presque intégralement conservé dans les glaces, le corps de cet énorme pachyderme, dégagé avec d'infinies précautions, a été envoyé à Saint-Pétersbourg.
Cette remarquable découverte doit son origine à d'assez curieuses circonstances. Depuis longtemps, en effet, on savait que les Samoyèdes venaient à la belle saison dans les îles Iakoutes pour y déterrer des morceaux d'ivoire en provenance d'animaux préhistoriques. Dès 1692 cette coutume avait déjà attiré l'attention d'un autre explorateur russe du nom d'Ibrand Ides. Mais une redoutable légende circulait parmi les indigènes : l'un d'eux qui avait, paraît-il, osé arracher au glacier le corps d'un animal entier, s'était attiré les pires des malédictions divines. Or voici qu'en 1799, un Iakoute avait fait semblable découverte, mais il n'osait bien sûr se l'approprier. Comment pourtant résister indéfiniment à l'envie de s'emparer de deux énormes défenses sortant du sol? L'homme finit par s'y décider... en 1804, alors que précisément Adams était de passage à Iakoutsk. Il en entendit parler et c'est en voulant se rendre compte sur place de la véracité de ce que l'on racontait qu'il eut ainsi la chance de découvrir le premier mammouth entier.

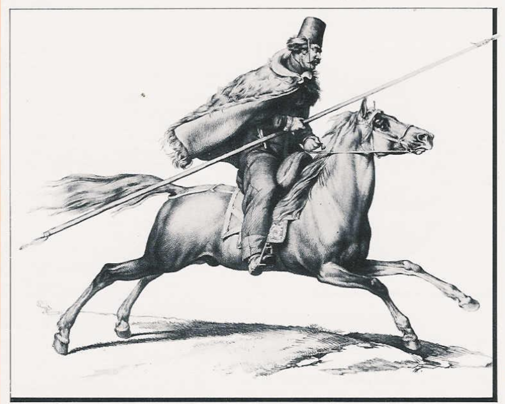
Sainte-Hélène / 1810



Les chèvres introduites dans cette île il y a trois siècles par les Portugais qui l'avaient découverte ont proliféré dans de telles proportions que les épaisses forêts d'ébéniers qui recouvraient Sainte-Hélène ont pratiquement disparu. Aussi le gouverneur de cette île — qui appartient aujourd'hui à l'Angleterre — a-t-il donné l'ordre d'abattre toutes les chèvres. Cette mesure intervient malheureusement trop tard : les pluies ont emporté vers la mer la terre des versants « ne laissant que de sinistres rochers dénudés ».

Russie / 1813

En quatre mois, 40 000 chevaux ont dû être réquisitionnés pour les besoins de la guerre contre le tsar, ce qui fait le désespoir du « Comité central » institué par le décret impérial du 17 mai 1808. Les inspecteurs généraux des haras, le commissaire du gouvernement et les vingt membres qui le composent ne savent plus comment faire face aux besoins sans cesse croissants de la cavalerie. Il a fallu réunir à la hâte tous les restes des anciens haras ou de leurs produits qui pouvaient encore se trouver çà et là. L'Empereur lui-même a donné un grand nombre de chevaux arabes et syriens amenés d'Égypte et qui faisaient la fierté de ses écuries. Des chevaux envoyés d'Espagne et d'Allemagne ont dû compléter les effectifs. Il est à craindre que cette dure campagne militaire ne finisse par porter un très grave préjudice à l'avenir de notre élevage, car les haras ont déjà été dépouillés de plusieurs bons reproducteurs.



Cavalier cosaque - *B.N.*

Russie / 1813

Les soldats de la Grande Armée ont découvert dans le petit village de Smorgony un élevage d'ours que l'on désigne là-bas sous le nom d'« Académie des ours ».

Prusse / 1814

« Que la chair des chevaux sauvages soit douce à nos palais, sous la bannière de la croix ! » Cette singulière formule que les moines d'Occident ajoutaient en début de repas à leur bénédicité appartient définitivement au passé, sans aucun espoir de retour possible. Bien que les grandes villes d'Europe centrale aient en effet depuis longtemps cessé d'entretenir des détachements de tireurs chargés d'abattre les chevaux sauvages qui dévastaient les champs, quelques troupeaux subsistaient ici et là, dont le plus important sans doute avait trouvé refuge dans les forêts de la région de Duisbourg. Nous apprenons que plusieurs milliers de rabatteurs les ont cernés et certainement complètement anéantis puisqu'à la fin de cette chasse on ne dénombrait pas moins de 260 bêtes abattues, sans compter celles qui ont été blessées et que l'on n'a pu retrouver.



Genève / 1814

On croyait jusqu'ici que l'accouplement de la reine abeille avait lieu à l'intérieur de la ruche. François Huber, de Genève, vient de découvrir qu'il se produisait dans les airs. Cette découverte est d'autant plus étonnante qu'elle est le résultat de travaux réalisés par un apiculteur aveugle.

Après avoir étudié les *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes* de René-Antoine Ferchault de Réaumur (ouvrage paru au siècle dernier), grâce à son domestique François Burnens qui lui en faisait la lecture, François Huber s'est lancé dans toute une série d'expériences. Aidé par ce même François Burnens qui, sur les indications de son maître, les exécutait avec un soin remarquable, et par une assistante, Mlle Jurine, dont cet apiculteur de génie guidait le scalpel, François Huber, après avoir créé un modèle de ruche à feuillets, a découvert également que la reine abeille possédait des ovaires atrophiés. C'est à lui aussi que l'on doit d'avoir décrit la nature et l'origine de la cire, ainsi que la façon dont les abeilles en pétrissent et malaxent les écailles pour construire les rayons de leur ruche.

Russie / 1814

Toujours au sujet des abeilles, nous apprenons qu'un apiculteur ukrainien, du nom d'Igor Prokopovitch, vient d'inventer un système de ruche dite à cadres mobiles qui permet de déplacer à volonté les feuillets de la ruche Huber. Un cadre de liteaux supporte en effet les rayons de cire chargés de miel, de pollen et de couvain que l'on peut ainsi transporter d'une ruche à l'autre ou remplacer par des cadres nouveaux sans pour autant troubler les ouvrières.

Amérique / 1815



Pélican par J.J. Audubon - Usis.

John James Audubon, qui a étudié la peinture en France sous la direction de Louis David, a commencé la publication, aux États-Unis, des premières planches du grand album qu'il va consacrer aux oiseaux. Exécutées à partir de volatiles tués de fraîche date, ces peintures sont remarquables par leur très grande précision. L'auteur en prévoit plus de 400. Cette œuvre fera probablement date dans l'histoire de l'ornithologie, après celle d'Alexander Wilson, mort il y a deux ans avant d'avoir pu faire paraître la totalité des 10 volumes qu'il consacrait au même sujet.



Chouette et écureuil gris par J.J. Audubon.

Waterloo / 18 juin 1815

Sans doute dans le dessein d'améliorer l'ordinaire, un grognard de la Garde impériale, qui avait abattu un pigeon, s'est aperçu au moment de le ramasser qu'un message était attaché à l'une de ses pattes. Ce pigeon espion volait vers l'Angleterre avec des renseignements sur le déroulement de la bataille en cours. Le volatile en regagnant son colombier devait permettre aux financiers anglais de spéculer à leur guise grâce à ces informations qu'ils étaient ainsi les premiers à connaître.

Royaume de France / 1815

Le général de La Ferrière l'Évesque, dit « Jambe de bois ». Photo J. Decker.



Disparue à la Révolution et remplacée par l'École de Saint-Germain sous l'Empire, l'École de cavalerie de Saumur vient d'être ouverte à nouveau. M. le marquis de Chabannes a été désigné par le roi comme écuyer en chef. Est-ce la réouverture définitive de ce conservatoire de l'équitation militaire? Finira-t-elle au contraire par être supplantée par la vieille École de Versailles où, sous les ordres du vicomte d'Abzac, se poursuit la pratique d'une équitation raffinée? Les tenants de la tradition académique et ceux de la tradition militaire continuent à s'affronter sans que l'on puisse dire quels seront ceux qui l'emporteront.

En Italie, par ailleurs, on parle beaucoup en ce moment d'un certain François Baucher, originaire de Versailles et qui travaille comme élève piqueur dans les écuries du prince Borghèse à Milan. Ce cavalier qui, dit-on, témoigne d'une « ardeur infatigable », serait sur le point de rentrer en France où il pourrait fort bien apporter un nouvel élément dans la querelle opposant civils et militaires.



B.N.



L'INDISCRET DE SAINT-CLOUD

PARFUMS D'ORIENT POUR JOSÉPHINE

Le sultan du Darfour a fait don à l'Empereur de quatre civettes, pensant sans doute ainsi lui faire grand honneur. Mais le vainqueur des Pyramides, qui n'apprécie probablement pas leur parfum, les a fait aussitôt porter à son épouse à la Malmaison.

Débarrassez-nous des loups



B.N.

Ce n'est un secret pour personne : on raconte un peu partout dans les campagnes que les lieutenants de louveterie protègent la reproduction des loups pour se réserver le plaisir de les chasser. Vrai ou faux? Toujours est-il que les loups pullulent, et pas seulement en France, si l'on en juge par ce billet qui circule et dont on ignore l'origine.

« Que l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Germanie et de l'Helvétie, Arbitre Suprême des destinées du Continent, que le Grand Napoléon dise enfin : il ne faut plus de loups en Europe et ces dévorants ennemis de la société seront détruits ! » On ne peut évidemment mieux tourner épître louangeuse, même en ne la point signant... Mais, au fait, de quels loups s'agit-il?

AU BONHEUR-DU-JOUR

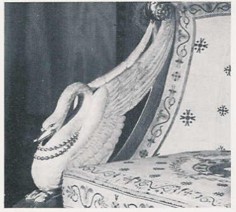
Nos très illustres décorateurs transformeront bientôt nos demeures en véritables ménageries. Aux coqs gaulois claironnants de la Convention, aux sphinx, lotus, scarabées et autres mameloukeries égyptiennes du Directoire, MM. Percier et Fontaine ont choisi d'ajouter, pour l'ornementation de notre ameublement, un étonnant bestiaire qu'ils ont sans doute emprunté aux jardins de la Malmaison.

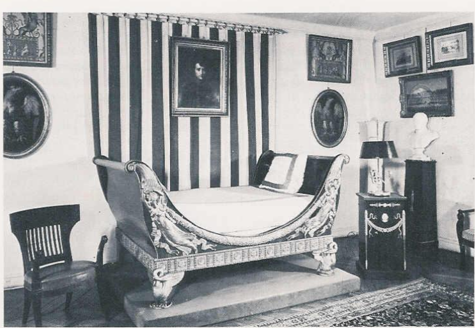
Cygnes, lions, béliers, chevaux, papillons, chimères ailées et griffues, chevaux marins et sinistres bucranes se disputent les plateaux, les façades, les piétements et les angles du mobilier à

Console en acajou. Château de la Malmaison. Photo Lauros-Giraudon.



la mode, où ils voisinent avec les aigles et les abeilles qu'a choisis Sa Majesté comme emblèmes.
Décidément les lions rugissants ont eu raison des « bergères », et c'en est bien fini du « bonheur-du-jour ».





Lauros-Giraudon

Meubles ayant appartenu à Mme Récamier.

UN HABIT VERT POUR LES TIRÉS

Le général Berthier, aide de camp de l'Empereur, a adressé à M. de Talleyrand, Grand Chambellan, une lettre au sujet des habits de chasse de Sa Majesté et du protocole pour les porter :
[...] Je vous prie aussi de donner vos ordres pour que l'Empereur ait ses habits de chasse des tirés, faits ainsi qu'il suit :

Habit droit à la française, vert dragon ; collet droit ; parements et poches garnis de boutons de métal blanc gravés et portant l'empreinte de différentes espèces de gibier.

Veste blanche ; culotte verte.

Bottes à retroussis ou guêtres de peau à boucles ; un ceinturon d'équipage par-dessus l'habit, avec un petit couteau de chasse très léger.

Chapeau uni.

Dans l'été, l'Empereur arrivé au rendez-vous ôtera son habit pour mettre une veste de chasse de casimir vert et un chapeau gris, rond et doublé de vert.

L'Empereur après la chasse remet son habit vert.

Le service et les personnes qui ont l'honneur d'accompagner Sa Majesté doivent être vêtues de même, quand elles sont prévenues que c'est chasse à tiré.

Quand l'Empereur dans le même jour chasse à courre et à tiré, il part avec l'habit de vénerie qui est celui actuel [...].

Des faucons pour les équipages impériaux

Pour redonner aux chasses impériales le faste qu'elles avaient connu sous Louis XIII, l'Empereur a décidé de remettre en honneur la fauconnerie. A cet effet, il vient d'engager deux célèbres fauconniers hollandais, MM. Daams et Dankers, qu'il a fait installer à Versailles. Quatre personnes dont on ignore encore le nom vont être désignées pour les aider.

UN SINGULIER CHASSEUR



Le comte Boisrot de Lacour, l'actuel lieutenant de louveterie du département de l'Allier, vient de doter la littérature cynégétique d'un volumineux *Traité sur l'art de chasser avec les chiens courants* qu'il a dédicacé à M. le duc de Neufchâtel, maréchal de l'Empire et Grand Veneur de la Couronne.
Est-ce par souci de plaire à l'Empereur que ce distingué chasseur a troqué le fusil pour la plume ou pour faire œuvre d'historien, car on relève dans son ouvrage de bien belles choses, comme celles-ci :
« Sous l'Ancien Régime, un seigneur trop jaloux de la chasse, s'attachant à conserver une multitude d'animaux destructeurs, vexant à cette occasion tous ses voisins justiciables, ne souffrant pas cet exercice du droit le plus naturel, même sur les propriétés per-

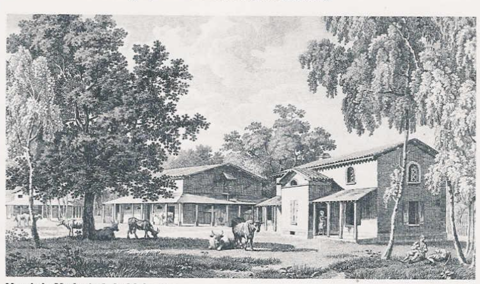
sonnelles de ces derniers, poursuivant impitoyablement une punition très grave pour un délit léger, pouvait devenir odieux au peuple et même à tous les hommes habitués à réfléchir. »
M. Boisrot de Lacour, lui, se comporte tout autrement, afin, bien sûr, de ne pas laisser proliférer cette « multitude d'animaux destructeurs », comme il le dit lui-même :
« Si un canton me convient, j'y achète une propriété, j'y chasse tant qu'il y reste du gibier, et lorsqu'il n'y en a plus, je vends le domaine et je m'en vais en acheter un autre. »

LA MALMAISON PARC ZOOLOGIQUE

Dans son château de Malmaison, l'impératrice Joséphine fait multiplier par ses jardiniers les plantations les plus extraordinaires. Après les roses, qui sont ses fleurs préférées, viennent les tulipes qu'elle commande directement chez Arie Cormeille de Harlem en Hollande. On raconte qu'elle a payé plus de 4 000 francs un seul oignon et que le montant de ses factures auprès de ce fournisseur a dépassé 40 000 francs cette année.
Notre ministre plénipotentiaire à Londres, M. Otto, a été chargé par l'impératrice de lui faire venir d'Angleterre deux chevaux de selle « doux et propres à être montés par des femmes », qui viendront s'ajouter à tous ceux qu'elle possède déjà. N'a-t-elle pas aussi reçu d'Espagne cinq cents mérinos, plus beaux peut-être que ceux de Rambouillet? Des Bernois en costume veillent sur le troupeau de vaches qu'elle a fait venir du Valais. La Malmaison a pris l'aspect d'un véritable parc botanique et zoologique.
Des petits chevaux d'Ouessant galopent sur les pelouses. Dans des parcs grillagés on peut voir des gazelles, des kangourous, des chamois, un gnou, des antilopes et même un zèbre cuagga que l'on dit devenu si rare en Afrique qu'il serait sur le point de disparaître. Sur les pièces d'eau évoluent des cygnes blancs et des noirs, des canards de Chine et de Caroline. Du monde entier on lui envoie des perroquets, des perruches, des cacatoès, des pigeons des îles Moluques, des merles blancs et quantité d'oiseaux dont le plus grand nombre en provenance des Antilles. L'impératrice a même fait venir, à prix d'or, des cigognes d'Alsace. Quant à l'Empereur, les folies de son épouse le font rire. Lorsqu'il vient la voir, il s'amuse, dit-on, à tirer depuis sa chambre sur les cygnes des étangs pour le plaisir de la voir s'irriter.


Le château de la Malmaison


Château de la Malmaison. Joséphine et sa suite à l'intérieur de la serre.


Vue de la Vacherie de la Malmaison.

Imprimé en France par BRODARD GRAPHIQUE
Dépôt légal n° 4087-12-1981
29.55.0497.03
ISBN 2.01.004095.3

Loi N° 49-956 du 16 juillet 1949, sur les publications destinées à la jeunesse - dépôt 12.81

29/0497/7
81-XII



La Vie privée des Hommes

«Au temps de Napoléon...»

1795 - 1815 !

Vive le célérifère □ 4 000 lanternes pour éclairer Paris □ Le système métrique se répand □ Des courses de char à l'antique □ Les blanchisseuses découvrent l'eau de Javel □ Des livrets pour contrôler les ouvriers □ Les prisonniers des pontons anglais □ 100 000 hectares de betteraves à sucre □ Des arcs de triomphe pour les soldats vainqueurs □ 115 grands vaisseaux de ligne dans la Royal Navy □ Les chauffoirs de Saint-Petersbourg □ 12 heures pour tisser 3 ou 4 centimètres de soie précieuse □ Des millions d'analphabètes □ La pomme de terre s'impose □ Des contrebandiers très astucieux □ etc.







Printed in France - Publiphotoffset

29.0497.7
81-XII